Illinois U Library

NUMÉRO 190

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

THÉATRE-HÉBERTOT

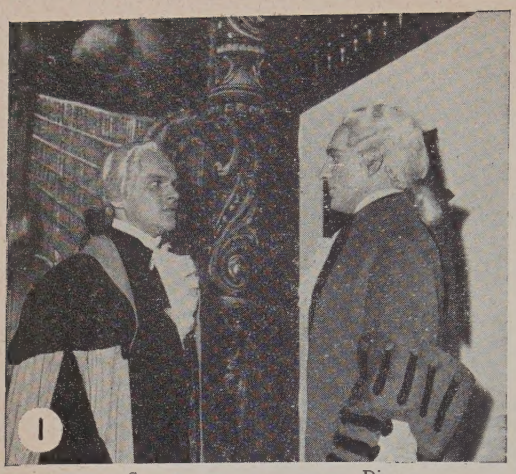
78 bis BOULEVARD DES BATIGNOLLES . MÉTRO VILLIERS-ROME . TÉL. WAG. 86-03
TOUS LES SOIRS A 21h (SAUF MARDI) . DIMANCHES ET FÊTES MATINÉE A 15h

GASPAR DIAZ

PIÈCE EN TROIS ACTES DE
DOMINIQUE VINCENT
INSPIRÉE D'UNE NOUVELLE DE
VERCORS

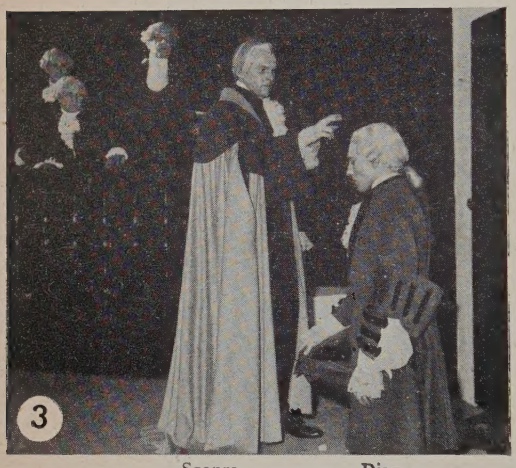
MISE EN SCÈNE DE CLAUDE RÉGY
DÉCORS ET COSTUMES DE JACQUES NOËL

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e



Spanza Diaz

Diaz Span



Spanza **Diaz**

1 SPANZA. — *C'était vous? Dites, c'était v*
(ACTE I.)

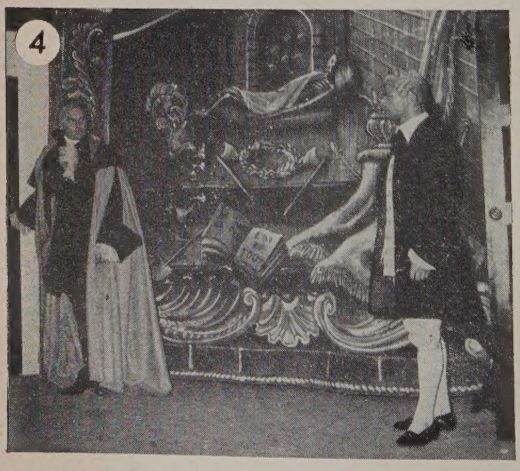
2 SPANZA. — *Voici le Cenáculo, Diaz, il t'écou*
(ACTE I.)

3 SPANZA. — *Dieu te garde.* (ACTE I.)

4 PEDRITO. — *Qui sait s'il est toujours mon*
(ACTE I.)

5 PABLO. — *A propos, madame Térésa,*
homme à qui elle accordait tout à l'heu
première danse... (ACTE II.)

Spanza Pedrito



Pablo **Térésa**

GASPAR DIAZ

Pièce en trois actes

de Dominique VINCENT

inspirée d'une nouvelle

de VERCORS

Cette œuvre a été représentée pour la première fois à Paris, le 25 septembre 1955 au théâtre HEBERTOT, dans une mise en scène de Claude REGY, des décors et costumes de Jacques NOËL.

★

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1955 by Dominique VINCENT.

Supplément au nº 429 de « France-Illustration—Le Monde Illustré »

PERSONNAGES

(PAR ORDRE D'ENTRÉE EN SCÈNE)

Pedrito	*Daniel DARES*
Gaspar Diaz	*Michel PICCOLI*
Oliverio Spanza	*François CHAUMETTE*
Le Doyen du Cénacle	*ALLAIN-DHURTAL*
Les Membres du Cénacle	*Denis JULIEN* *André CHAUMEAU* *Jean DELEAZ* *Marcel MORANGE*
Premier Garde	*Rudy RONALD*
Teresa	*Lucienne BOGAERT*
Le Lieutenant Pablo	*Pierre REYNAL*
Pilar	*Françoise SPIRA*
Boccage	*Jacques VARENNES*
Luis Erlando	*Serge SAUVION*
Ramondo	*Jean DALMAIN*
Deuxième Garde	*Gilbert KLOPP*
Le Curé de Sao Marcos	*Julien VERDIER*
Les Membres du Grand Conseil	*Georges DARBEL* *Fernand GEORGE* *Régis ROGER* *Serge SAUVION* *Serge BOUILLON* *Maurice BOURBON* *Georges THIBERT*

ACTE PREMIER

Une pièce austère, à peu près nue, aux murs blanchis à la chaux. Contre le mur de droite : une cheminée ténuée d'ornements et d'objets, encadrée par des portes étroites et basses. A gauche : un fauteuil et une table de grande valeur. Au-dessus du fauteuil, dans le mur, une petite fenêtre grillagée envoie, au-delà de la table, sur un autre fauteuil faisant vis-à-vis au premier, un rayon de soleil oblique. Au fond, une large tapisserie. Aucun tapis sur le sol carrelé. Nous sommes à Coïmbre, dans le Portugal du XVIII^e^ siècle.

Au lever du rideau, la scène est vide. Une cloche sonne au dehors, gravement. Puis, par la porte de droite, entrent Gaspar et Pedrito.

PEDRITO. — Voilà. C'est ici qu'il te recevra. *(Gaspar regarde autour de lui.)* Son cabinet de travail.

GASPAR. — Sévère.

PEDRITO. — Lui ne l'est pas autant.

GASPAR. — Cela ne m'aurait pas déplu qu'il le soit.

PEDRITO. — Oh! je m'en doute! *(Gaspar tourne, à cette réflexion et surtout au ton de celle-ci, vivement la tête vers Pedrito, mais celui-ci:)* Je vais le prévenir. *(Il sort par la porte fond-droite, laissant Gaspar seul au milieu de la pièce et regardant tour à tour et assez longuement, la tapisserie du fond, puis la table et son fauteuil... cependant que la cloche sonne toujours, lente et grave. Pedrito revient:)* Il te demande un peu de patience. *(Gaspar se retourne vers lui.)* Si ça ne t'ennuie pas, je te tiendrai compagnie, en l'attendant.

GASPAR. — Que me veut-il, Pedrito...?

PEDRITO. — Je ne sais pas.

GASPAR. — C'est la première fois qu'il me fait venir et je ne vois pas... enfin, je n'arrive pas à imaginer pourquoi. Il n'y a aucune raison!

PEDRITO. — Pourtant d'habitude, Oliverio Spanza n'agit pas sans raisons. C'est même l'homme le plus réfléchi que je connaisse.

GASPAR. — Mais il s'est peut-être trompé, en m'appelant, moi?

PEDRITO. — Cela m'étonnerait! En tout cas, je suis sûr que pas une seconde il n'a oublié que tu es un homme — ou mieux : l'homme de Zaccar.

GASPAR. — Justement!

PEDRITO. — Que t'a-t-on raconté? Que Spanza est l'ennemi de Zaccar?

GASPAR. — Qui parle d'ennemi? Non, mais ils sont si différents l'un de l'autre, si opposés dans leurs méthodes!...

PEDRITO. — Tu peux le dire!

GASPAR. — Voilà pourquoi je te demande ce que me veut ton Spanza.

PEDRITO. — Je te répète que je n'en sais rien! Si ton Zaccar à toi m'avait fait appeler, en connaîtrais-tu le motif?

GASPAR. — Si je ne le connaissais pas je n'aurais pas alors, comme toi en ce moment, les traits du visage tirés par l'inquiétude.

PEDRITO. — C'est vrai, là, je suis inquiet! Et je crois qu'il n'y a pas de pire inquiétude que celle qui n'est qu'instinctive. Mais toi-même, dès ton entrée dans ce bureau, je t'ai vu changer!

GASPAR. — Pas de l'inquiétude, Pedrito, rassure-toi, de la simple curiosité.

PEDRITO. — Est-ce que ça veut dire que tu n'es plus capable d'inquiétude?

GASPAR. — Oui.

PEDRITO. — Tu es en avance sur moi! *(Gaspar le regarde sans répondre. Pedrito éclate:)* Gaspar! je ne suis ni sourd ni aveugle!

GASPAR. — Bien sûr, Pedrito, qui prétend...?

PEDRITO, *le coupant.* — Et tout ce que j'entends et tout ce que je vois, autour de moi, me révolte si fort!... Sommes-nous devenus des bêtes sauvages, dis?

GASPAR, *grave.* — Oui. Heureusement.

PEDRITO, *éperdu.* — Nous?!

GASPAR. — Nous... aussi.

PEDRITO. — Oh! comme je voudrais pouvoir revenir en arrière!

GASPAR. — Pour renoncer à servir la cause de la Sainte Ligue, c'est ça?

PEDRITO. — Renoncer?!!!

GASPAR, *dur.* — Après tout, cinq années ont passé depuis le lâche et quadruple assassinat par notre ennemi mortel Pombal, de ton père, ta mère et tes deux sœurs! Cinq longues années pour les enterrer et enterrer ta haine avec eux...

PEDRITO. — Gaspar! Comment oses-tu?

GASPAR. — Tout ce temps, tu penses, pour effacer dans ta mémoire l'image de ces quatre corps baignant dans leur sang... le même sang qui coule en ce moment dans tes veines d'homme vivant... et ces quatre visages encore marqués par la souffrance et l'étonnement... ces quatre regards tournés vers toi...

PEDRITO. — Tais-toi!

GASPAR. — Moi je les revois, Pedrito, eux parmi tant d'autres!...

PEDRITO, *presque sauvagement.* — Et moi?

GASPAR. — Il faut croire que non puisque tu regrettes de t'être engagé.

PEDRITO. — Ce n'est pas vrai, je ne regrette pas! Et même, je voudrais m'être engagé le double si c'était possible, et non pas seulement pour venger ces quatre-là qui étaient ma vie, mais pour venger les autres, tous les morts, tous les bannis, tous les prisonniers et tous les condamnés de notre ennemi, oui, « notre » ennemi que je hais autant que toi, que je hais chaque jour davantage, et aussi, et aussi pour défendre contre son orgueil et son ambition, la pureté, la vérité réfugiées dans la cause pour laquelle j'ai choisi de faire le combat de ma vie : la Sainte Ligue qui est ma seule espérance en ce monde... *(Reprenant à*

voix plus contenue:) Oui, je voudrais m'être engagé le double, me battre le double, mais pas avec les mêmes armes que lui, Pombal; pas avec ces armes-là!

GASPAR. — Et quelles autres?

PEDRITO. — Mes mains nues.

Gaspar éclate d'un rire bref.

GASPAR. — Contre Pombal, tes mains nues? Contre Pombal, ses ruses, ses trahisons, ses vols, ses viols et ses meurtres, tes mains nues, ton cœur pur ouvert, offert...? O Pedrito, pauvre agneau égorgé d'avance! Pauvre, pauvre petite victime inutile!

PEDRITO. — Je te défends. De quel droit? Parce que tu te crois le plus fort, mais...

GASPAR, *l'interrompant.* — J'ai peur de l'être, Pedrito.

PEDRITO. — Peur?... Tu as... peur, Gaspar, d'être devenu fort, de cette manière, n'est-ce pas?

GASPAR, *haussant les épaules.* — Qu'est-ce que tu vas chercher!

Il s'éloigne un peu de Pedrito. Petit temps de gêne.

PEDRITO. — Tu es fâché?

GASPAR. — Mais non.

PEDRITO. — Ce matin, quand Oliverio Spanza m'a dit d'aller te prier de venir ici, j'ai été à la fois surpris et content. Content de te revoir, après si longtemps...

GASPAR. — J'ai été content aussi.

PEDRITO. — Peut-être pas tant que moi.

GASPAR. — Quelle idée?

PEDRITO. — Jadis, quand nous étions ensemble... et Dieu sait que nous nous séparions rarement! je sentais tout le temps... que tu m'aimais bien, Gaspar. Et aujourd'hui... où est ton amitié?

GASPAR. — Les guerriers, Pedrito, sont obligés de protéger leurs corps nus par des cuirasses!

PEDRITO. — Mais sous la cuirasse? Le cœur est toujours là, qui bat?

GASPAR. — Quel enfant tu es resté!

PEDRITO. — Non. J'ai vieilli. Oh! pas de la même façon que toi, mais...

GASPAR, *le coupant.* — Je ne me trouve pas vieux.

PEDRITO. — Si, dans un sens. Tu as abandonné certaines choses.

GASPAR. — Par exemple?

PEDRITO. — Certaines idées, certains sentiments...

GASPAR. — Pour en adopter d'autres! Est-ce cela vieillir?

PEDRITO. — En tout cas, c'est cela prendre de l'indépendance, en même temps que de la responsabilité. C'est cela : accepter une responsabilité énorme, effrayante, dangereuse!

GASPAR. — Oui, la responsabilité d'obéir!

PEDRITO. — A un seul homme!

GASPAR. — Nous y revoici! Eh bien, sache une fois pour toutes que mon obéissance ne s'arrête pas, comme tu le penses, aux ordres de Zaccar!

PEDRITO. — Ce qui signifie?

GASPAR. — Je l'ai placée plus haut. D'autres pourraient s'en servir du moment que ce rait au nom et pour le triomphe de la Cau J'obéirais aveuglément.

PEDRITO. — Mais non! Il n'y a que lui, Zaccar que tu suis aveuglément! Tu ess de te donner le change à toi-même, mais fond, tu sais bien que tu te ferais tuer p lui...

GASPAR. — Et si c'était vrai, cela n'en cherait pas...

PEDRITO, *le coupant.* — Aveuglément! l'imites aveuglément!

GASPAR. — Tu te trompes...

PEDRITO, *continuant.* — Toi, son reflet, ombre agissante, sa main droite, toujours p à frapper, son âme damnée!...

GASPAR. — Pedrito! *(Pedrito baisse la t* Tu nous hais donc?

PEDRITO. — Je le hais lui! Parce qu'il te risquer l'amour même de Dieu sous prétext défendre la Compagnie de Jésus!

GASPAR. — Toi, Pedrito, Jésus doit t'a endrement et moi, peut-être que j'ai abandé jusqu'à l'espérance de son amour, que abandonné cela, avec le reste... mais, du m je sais que je Le défends, comprends-tu? *sais,* et alors je suis devenu tranquille et sû moi. Je ne me pose plus de questions, je la nuit comme un enfant...

PEDRITO. — Tu dis que tu as abandonné poir de l'amour de Jésus?

GASPAR. — Pour la certitude que je le fends contre les hommes!... C'est avec les l mes et non avec Lui que j'ai à faire, mo homme, à l'image de ses ennemis mais cap comme eux, en face de moi, de mensong trahison, même de meurtre!

PEDRITO, *avec horreur.* — Capable de ça, vraiment?

GASPAR. — Puisque je suis un homme.

PEDRITO. — Mais un homme... enfin homme du côté de Jésus, Gaspar!

GASPAR. — Et quand bien même cet hor là aurait nécessité de se rouler dans la f Jésus en recevrait-Il la moindre éclabouss Non. Il continuerait à être intact, et le jou Il règnerait enfin de nouveau en maître ab la fange et ceux qui auraient eu nécessi s'en souiller seraient alors...

PEDRITO, *avec une pointe d'ironie.* — fiés, peut-être?

GASPAR. — Non, seulement oubliés. Bien reusement oubliés.

PEDRITO. — Voilà donc toute ton ambiti Etre oublié et même — qui peut le savo renié!

GASPAR, *après un petit temps.* — Ta cience t'encombre, Pedrito.

PEDRITO. — Parce que tu te souviens e de ce que c'est que la conscience?

GASPAR. — Elle dort en moi.

PEDRITO. — C'est ça, tu l'as endormie.

GASPAR. — Elle s'est endormie seule, c elle a eu fait son devoir.

PEDRITO. — Et si, du sommeil, elle sans que tu t'en sois aperçu tombée da mort?

GASPAR. — De toutes façons, je n'ai pl soin d'elle.

PEDRITO. — Si! Il n'est pas un homme, dans le monde, qui puisse s'en passer! A moins de...

GASPAR. — A moins de...

PEDRITO. — D'admettre de se passer de lui-même. Qui es-tu donc devenu, Gaspar, pour pouvoir te passer de toi-même?

GASPAR. — Je...

PEDRITO. — Un homme dur. Un homme sans faiblesse, un homme sans amour...

GASPAR. — Sans amour?

PEDRITO. — Sais-tu ce que c'est?

GASPAR. — L'amour?

PEDRITO. — Tu l'as endormi en toi, comme ta conscience. Tu l'as tué en toi!

GARPAR. — Peut-être.

PEDRITO. — Jadis, du temps que nous étions amis, je te croyais si loin de ce que tu voilà à présent! Tu étais...

GASPAR. — Non, je t'en prie, c'est inutile.

PEDRITO. — Tu étais sincère!

GASPAR. — Je le suis encore!

PEDRITO. — Non, Gaspar. Tu es le mensonge, même vis-à-vis des autres comme vis-à-vis de toi. Tu es un édifice de mensonge fabriqué avec tes mains... ou plutôt avec ta tête. Ce qui est plus grave.

GASPAR. — On ne se fabrique pas, comme tu dis, avec son cœur!

PEDRITO. — Bien sûr, on ne se fabrique pas avec son cœur. Mais un jour...

GASPAR. — Un jour?

Petite hésitation, puis:

PEDRITO. — Je voudrais te revoir tel que tu étais, Gaspar, si chaudement honnête!

Il est interrompu par l'entrée d'Oliverio Spanza par la porte du fond.

SPANZA. — Où peut-on rencontrer cet homme-là, si... chaudement honnête?

PEDRITO, *sa surprise passée.* — Nulle part. Il n'existe plus.

Et il s'en va, tête baissée, par la porte fond droite. Spanza s'avance vers Gaspar.

SPANZA. — C'était vous? *(Et comme il approche toujours, Gaspar met un genou en terre. Spanza le relève aussitôt.)* Dites, c'était vous?

GASPAR. — Moi, oui.

SPANZA. — Et maintenant?

GASPAR. — Maintenant, la route que je me suis tracée, rien ne pourrait m'en écarter. Et c'est peut-être cela la véritable sincérité.

SPANZA. — C'est aussi, plus simplement, ne jamais mentir. *(Il regarde Gaspar fixement.)* Sous aucun prétexte!

GASPAR. — Bien sûr c'est cela... aussi.

Spanza lui tourne le dos et va à sa table, à son fauteuil.

SPANZA. — Vous pouvez vous asseoir. *(Il s'assied lui-même et ajoute:)* Si vous en avez envie.

GASPAR. — Merci.

Mais il ne bouge pas et semble être sur la défensive. Spanza se met à jouer avec un petit stylet coupe-papier et, sans regarder Gaspar, comme s'il se parlait à lui-même :

SPANZA. — Gaspar... Diaz...

GASPAR, *un peu énervé.* — C'est mon nom.

SPANZA. — Et presque un renom!... Un renom quelque peu redoutable pour la plupart de nos ligueurs qui admirent vos actions mais ne sont pas moins... surpris par elles! *(Gaspar reste silencieux.)* Vous ne reniez pas ces actions, n'est-ce pas?

GASPAR. — Aucune raison de les renier.

SPANZA. — Alors pourquoi ce regard étonné?

GASPAR. — Parce que vous, Oliverio Spanza, vous m'avez fait appeler, moi, homme de Zaccar et qu'il ne devrait y avoir entre vous et moi, à première vue, qu'un fossé d'incompréhension... Je m'étonne d'être devant vous tout chargé d'actions passées et à venir que vous ne pouvez que réprouver et malgré cette réprobation et cette incompréhension forgées d'avance que vous ayez voulu me voir et me disiez des paroles qui ne semblent point en concordance avec vous.

SPANZA. — Moi aussi je suis étonné, Gaspar Diaz. J'ignorais que vous vous attachiez encore à l'âme qui dicte les paroles. Ce qu'on raconte de vous me faisait croire que les paroles seules suffisaient.

GASPAR. — C'est exact. Pardonnez-moi.

SPANZA. — Mais de grand cœur! *(Tout petit temps, puis:)* J'ai particulièrement remarqué votre comportement personnel lors de l'affaire des cachets. *(Il semble attendre une réplique de Gaspar mais comme celui-ci reste silencieux:)* Vous avez, sans faiblir, tenu pendant trois mois, un rôle ardu. *(Toujours pas de réponse.)* Vous avez trompé votre monde comme un vrai Judas! *(Même jeu.)* Le fiscal Boccage vous a même, m'a-t-on dit, reçu à sa table...? Oui?

GASPAR. — Oui.

SPANZA. — Et il n'y a vu que du feu?

GASPAR. — A ce qu'il semble.

SPANZA. — Bravo! C'est un coup de maître! *(Gaspar salue froidement.)* Mais un coup qu'on ne réussit qu'une fois.

GASPAR. — Pourquoi?

SPANZA. — Vous... vous vous sentiriez assez sûr de vous pour recommencer?

GASPAR. — Certainement.

SPANZA. — Il vous est donc si aisé de mentir?

GASPAR. — Aussi aisé que de respirer.

SPANZA. — C'est une force.

GASPAR. — Oui.

SPANZA. — Appris tout seul?

GASPAR. — Peut-on apprendre cela avec d'autres?

Spanza ne répond pas à cette question, puis :

SPANZA. — En paix avec votre âme?

GASPAR, *avec une soudaine arrogance.* — Tout à fait!

SPANZA, sec. — Expliquez-vous *(Gaspar semble hésiter.)* Autrefois, avant de vous être

affilié à notre Sainte Ligue, vous aviez, dans votre lutte séparée contre la dictature de Pombal, vous aviez une réputation tout autre!... Vous lui laissiez à lui, les pratiques ignobles dont il usait pour sa domination et...

GASPAR, *le coupant.* — Et un jour, la duperie profonde de ma noble attitude m'est apparue. Voilà.

SPANZA. — Quel jour?

GASPAR, *voix sourde.* — Celui où j'ai vu le père Riento, mon ancien professeur... l'âme de la résistance catholique, arrêté, emprisonné, traduit devant l'Inquisition et mis à mort pour n'avoir pas voulu se protéger par un mensonge!

SPANZA. — Les martyrs, eux aussi, étaient suppliciés et mis à mort pour ne vouloir pas se protéger par un mensonge.

GASPAR. — Les martyrs n'engageaient que leur propre vie! Tandis que la mort du père Riento entraîna la panique de ses partisans et détruisit une des seules menaces qui pesaient encore sur la puissance de Pombal qui s'en trouva du même coup fortifiée contre le parti de Dieu!

SPANZA. — Je sais...

GASPAR. — Et le parti de Dieu fut tellement affaibli que Pombal n'hésita pas à rompre avec Rome en expulsant le Nonce du Portugal!

SPANZA. — Je sais tout cela! Mais le père Riento, vous l'aimiez. Etes-vous sûr que votre « revirement » n'a pas eu pour but principal de le venger?

GASPAR. — Sûr.

SPANZA. — Vous voulez dire que votre haine de la dictature de Pombal pèse plus dans votre cœur que toute espèce d'amour..., *(Pas de réponse.)* Et que c'est cette haine seule qui vous pousse à user vous-même, avec autant de calme, du mensonge, de la violence, de l'injustice?

GASPAR. — Qui m'y contraint sinon Pombal, justement? A-t-il hésité, lui, sur les moyens à employer pour se défaire du duc d'Avayro, des Tavora, des propres frères du roi? Non, n'est-ce pas? Et peu lui importait que ce faux attentat qu'il avait imaginé de combiner contre le roi coûtât la vie à tous ces innocents qui se trouvaient là par hasard!... A ces femmes qui faisaient leur marché, à ces enfants qui jouaient...

SPANZA. — Mais agir comme lui c'est peut-être... s'égaler à lui, non?

GASPAR. — Et renoncer à agir comme lui c'est, sûrement, s'en faire le complice!

SPANZA. — Pourtant vous êtes jeune...

GARPAR. — Eh bien?

SPANZA. — La jeunesse, d'ordinaire, veut ignorer cette froide logique...

GASPAR. — Bien entendu, il faut exercer son cœur à la dureté, c'est une question de volonté.

SPANZA. — Et vous ne craignez pas que votre cœur, en s'endurcissant, prenne l'habitude de se complaire aux cruautés auxquelles vous l'aurez forcé et aussi de perdre de vue pour seul but de vos excès la très grande Gloire de Dieu?

GASPAR. — C'est un risque en effet, mai faut le courir.

SPANZA. — Ainsi, votre avis est qu'il n' pas d'autre solution que celle que vous adoptée?

GASPAR. — Plus que mon avis, ma con tion.

SPANZA, *changeant de ton.* — Bien. Mai nant asseyez-vous, Gaspar Diaz. *(Gaspar v s'asseoir dans le fauteuil qui fait vis-à-vis fauteuil de Spanza, derrière la table. I trouve alors en pleine lumière tandis Spanza demeure dans l'ombre.)* Solitair solide Gaspar Diaz — le soldat!... Comm semble tranquille!

GASPAR. — Je le suis. Parfaitement.

SPANZA, *à brûle-pourpoint.* — Voici question importante.

GASPAR. — Je suppose que c'est pour y pondre que je suis là.

SPANZA, *pesant ses mots.* — Croyez-vous l'ennemi soit toujours au-dehors? Cro vous... Croyez-vous qu'il n'y en ait point, lement, au sein de la Sainte-Ligue?

GASPAR. — Toutes les ligues secrètes leurs traîtres.

SPANZA, *brutalement.* — Si on vous d que je suis l'un de ces traîtres?

GASPAR. — Vous?

SPANZA. — Un ambitieux, avide de gloir avide que je n'hésiterais pas à me faire p d'une prélature le prix d'un service... at

GASPAR. — Non! Je ne le croirais pas!

SPANZA. — Si on vous affirmait que vrai, Gaspar Diaz et si on vous ordonna me frapper?... Si quelqu'un en qui vou pouvez qu'avoir confiance — l'un de chefs — vous donnait cet ordre?

GASPAR. — Je... eh! bien je...

SPANZA. — D'habitude vous obéissez au dres sans les discuter.

GASPAR. — Cette fois ce serait trop g Je crois que j'en appellerais au Cen afin d'être sûr que le chef qui m'aurait cet ordre n'est pas lui-même la proie de lousie ou de l'ambition.

SPANZA. — Admettons alors que le Cen confirme l'ordre.

GASPAR. — Rien ne m'empêcherait plu l'exécuter.

SPANZA. — Donc vous me frappez?

GASPAR. — Naturellement.

SPANZA. — Avec autant de calme que me le déclarez, là, en ce moment? *(Gasp répond pas. Alors:)* Il me semble pou qu'avant de frapper Oliverio Spanza, le du Bureau politique, vous pourriez dema la réunion d'un gráo Conselho car qu' qui vous prouverait que les membres du culo n'auraient pas, en me condamnant, suivi, eux aussi, le but d'une ambition mune?

GASPAR. — La réunion d'un gráo Con prend du temps...

SPANZA. — Mais vous risquez de frapp innocent!

GASPAR. — Le jeu en vaut la chandelle.

SPANZA. — Et si ma disparition allait frapper au cœur l'avenir de la Sainte Lig

GASPAR. — Elle le ferait moins gravement e votre trahison.

SPANZA. — Ma trahison qui n'est, jusqu'à ésent, je vous le répète, aucunement prou- e! L'injustice pèse lourd, Gaspar Diaz. Ter- blement lourd!...

GASPAR. — Rien ne pèserait plus lourd que péril de votre trahison qui équivaudrait à ruine totale de la Sainte Ligue, Oliverio anza, vous le savez aussi bien que moi.

Spanza repousse son fauteuil, se lève et se met à marcher lentement.

SPANZA. — Imaginons maintenant que je ne présente pas un danger urgent mais latent, fait, non de mes actions possibles, mais de s idées inquiétantes, hasardeuses ou témé- ires?

GASPAR. — Je réclamerais, dans ce cas, la union du gráo Conselho.

SPANZA. — Afin qu'il rende son jugement sur es idées « hasardeuses »? Qu'il le rende... ns preuves?

GASPAR, *comme pour lui-même.* — Sans preu- s, c'est vrai.

SPANZA. — Sans preuves tangibles et malgré es dénégations, voir mon talent de l'amener partager ces idées? Je suis habile, Gaspar iaz, vous ne l'ignorez pas, et fort capable de tourner les opinions des plus... entêtés! *(Il rrête derrière le dossier de Gaspar et lui rle maintenant dans son dos.)* Il faudrait onc être encore plus habile que moi. Mais de elle façon?

GASPAR, *avec une certaine lenteur et sans se tourner.* — En vous éloignant d'abord, sous importe quel prétexte, en vous envoyant hors Coïmbre et peut-être même hors du Portu- il.

SPANZA. — Bien. Ensuite?

GASPAR. — Est-ce à moi de...

SPANZA. — Puisque je vous le demande!

GASPAR. — Ensuite, en prenant, dans le alme, les résolutions qui s'imposeraient afin empêcher votre retour.

SPANZA. — Ce serait difficile.

GASPAR. — Pas tellement.

SPANZA. — Non?

GASPAR. — Il... Il suffirait...

SPANZA. — Je vous écoute.

GASPAR. — Il suffirait de trouver la preuve e votre culpabilité.

SPANZA. — Trouver une preuve... qui 'existe pas?

GASPAR. — Oui.

SPANZA. — Donc et en d'autres termes : l'in- enter?

GASPAR, *bas.* — C'est ça.

SPANZA. — L'inventer et... tromper le gráo onselho?

Alors Gaspar se lève et se retourne face à Spanza comme prêt au combat.

GASPAR. — Le tromper sur les causes du dan- er, oui : mais non sur le danger lui-même. Et 'est cela qui importe! *(Tout petit temps pen- ant lequel les deux hommes demeurent face face comme s'ils s'affrontaient.)* Bon, et aintenant?

SPANZA. — Maintenant, Gaspar, le moment est venu...

GASPAR. — De porter sur moi un jugement sans appel, n'est-ce pas? *(Pas de réponse de Spanza.)* Je m'en doutais un peu, depuis mon entrée ici, je m'en doutais.

SPANZA. — Et malgré cela...

GASPAR, *l'interrompant à nouveau.* — J'étais et je suis toujours à vos ordres. Vous m'avez questionné, je vous devais de répondre.

SPANZA. — Tu aurais pu le faire avec un peu moins de franchise.

GASPAR. — Je n'ai pas de raison de me méfier de votre loyauté. Vous êtes mon chef et rien, jusqu'ici, ne me permet de manquer de confiance vis-à-vis de vous. Donc, si vous jugez...

SPANZA. — Non, justement! Je ne t'ai pas fait venir pour te juger.

GASPAR. — Non? Alors pour quel motif?... Pour... pour me charger d'une mission... sans appel, comme le jugement que vous étiez en droit de porter sur moi?... C'est ça?

SPANZA. — Pour te « demander » — voilà le mot — un acte dont je te sais, à présent, capable et digne.

GASPAR, *après un petit temps.* — Et moi je suis venu, je vous le répète, pour obéir.

SPANZA. — Quelle que soit la demande?

GASPAR. — Vous venez de me voir prêt à mon propre exil.

SPANZA. — Mais si cette demande était...

GASPAR. — Cette demande *est*?

SPANZA, *lentement.* — De rendre un faux-témoignage.

GASPAR. — Ce ne sera pas le premier.

SPANZA. — Je ne l'ignore pas. *(Il va vers le fond et, arrivé devant la tapisserie, il se retourne.)* La Sainte Ligue est en danger, Gaspar Diaz.

GASPAR. — Je l'avais compris.

SPANZA. — Il faut la sauver.

GASPAR. — Quelle part aurai-je à sa sauvegarde?

SPANZA. — On va te l'apprendre. *(Il se retourne et tire la tapisserie qui s'écarte sur six hommes habillés en noir, et assis, face au public : Gaspar a un mouvement de recul.)* Voici le Cenáculo, Diaz. Il t'écoutait.

GASPAR, *après un petit temps.* — Depuis... quand?

SPANZA. — Depuis mon entrée dans cette pièce.

GASPAR. — Pedrito était-il au courant?

SPANZA. — Non. Mais quelle importance?

GASPAR. — Au fait, c'est juste, quelle importance?

Spanza se tourne vers le Cenáculo.

LE DOYEN. — Vous lui avez tout dit, Spanza, tout, excepté le nom de celui qu'il aura à frapper.

SPANZA, *à Gaspar de nouveau.* — Ce nom te surprendra.

GASPAR. — Je commence à le penser.

SPANZA. — Es-tu prêt à l'entendre?

GASPAR. — Je l'attends.

SPANZA. — Mais es-tu certain, après l'avoir

entendu, de ne pas reculer? Diaz, il ne sera plus temps, alors, de reculer!

GASPAR. — Mon choix est fait.

SPANZA, *après un petit temps.* — Eh bien, il s'agit du capitão : Zaccar.

Gaspar se retourne d'un coup face au public, le visage soudain ravagé, cependant que le doyen ajoute :

LE DOYEN. — Ton maître.

Tous ont leur regard fixé sur Gaspar qui leur tourne le dos. Ils respectent son silence.

GASPAR, *à voix sourde.* — Vraiment?

SPANZA, *derrière lui, bas.* — Félicitations!

Mais Gaspar se retourne vers lui.

GASPAR. — Il n'a pas... trahi?

SPANZA. — Non.

GASPAR. — Ah...

SPANZA, *aussitôt.* — Mais c'est aussi grave. *(Pas de réplique. Gaspar et les autres se font face.)* Tu ne poses pas de questions? *(Gaspar fait lentement, de la tête, signe que non. Spanza insiste:)* Aucune question?

GASPAR, *atone.* — Je suis ici pour obéir.

UN « GROS », *dans le Cenáculo.* — C'est ce que nous vous aurions fait remarquer nous-mêmes, si vous vous étiez mêlé...

Le Doyen lui fait signe de se taire.

SPANZA. — Gaspar...

UN « MINCE », *précieux, dans le Cenáculo.* — Un peu pâle, Gaspar Diaz, non?

LE DOYEN. — S'il voulait s'asseoir...

GASPAR. — Merci, merci.

Il demeure debout.

LE MINCE. — Mais ne pourrions-nous, au moins, lui dire, enfin lui faire partager...? Il a tout de même un certain droit?

LE GROS. — A quoi bon puisqu'il ne réclame rien!

GASPAR. — Je sais pourtant... du moins j'imagine, que c'est fort grave. Le Capitão...

SPANZA. — Ne l'appelle plus ainsi.

LE DOYEN. — Il vaut mieux, je crois, lui expliquer, Oliverio Spanza, il n'en sera que plus décidé ensuite.

SPANZA. — Bien. *(S'avançant d'un pas vers Gaspar:)* Zaccar...

GASPAR. — Je ne demande rien!

Spanza s'avance encore d'un pas vers lui.

SPANZA, *imperturbable.* — Zaccar est trop soumis au Saint-Siège.

GASPAR, *répétant comme un automate.* — Trop-soumis-au-Saint-Siège...?

SPANZA. — Oui, bien sûr, en apparence ce n'est pas un crime. En apparence seulement! Car la Sainte Ligue n'est pas un ordre, elle n'est pas une congrégation, elle est un outil politique, une formation de combat. La plupart des ligueurs comme vous, Diaz, sont des laïcs, et si les membres du Cenáculo, eux, sont d'église et comme tels, soumis à l'autorité du Saint-Père, cette autorité suprême ne doit pourtant s'appliquer qu'aux affaires de la foi, de la morale, de la jurisprudence ecclésiastique et non aux autres et surtout pas aux affaires politiques. Nous devons nous garder d'une confusion qui — hélas — nous serait fatale, puisque la dureté des temps oblige notre Saint Père le Pape à capituler sur des points les plus dangereux pour Nous, la Sainte Ligue, qu'il porte pourtant au plus chaud de son cœur mais qu'il se voit forcé d'abandonner un peu partout, dans le monde. C'est ainsi qu'il a cédé à Pombal, qu'il vient de céder au roi d'Espagne, à Choiseul...

LE DOYEN. — Et qu'il ira plus loin encore...

SPANZA. — Nous laissant la charge de préserver malgré tout ce qu'il ne nous permet plus de préserver qu'en secret, au cœur de cette longue nuit où Lui-même nous a cachés et de le préserver par les moyens d'un combat politique sur lequel personne heurtement ni l'évêque de Lisbonne, ni Rome n'ont droit de regard! *(Il fait une petite pause, puis:)* Zaccar revient de Rome, tu le sais?

GASPAR. — Oui.

SPANZA. — Il en est revenu avec une décrétale. *(Après un temps:)* La dissolution de la Ligue et l'abandon du combat.

GASPAR. — L'abandon du combat?

SPANZA. — Quand le Saint-Siège, cédant à Pombal, avait ordonné la dispersion de la Compagnie de Jésus au Portugal, nous nous étions inclinés, mais la Ligue est une création extraterritoriale et, bien que Zaccar refuse la distinction, nous ne pouvons plus obéir à une telle décision. Nous avons réuni le Collège Extraordinaire qui l'a unanimement désapprouvée. Mais Zaccar a prétendu la faire appliquer en s'appuyant au besoin sur le roi!

LE DOYEN. — Nous avons, en vain exigé de Zaccar qu'il donne sa démission...

LE GROS. — Il a refusé d'obéir. Au Cenáculo!

LE MINCE. — Mais il a jugé bon de se retirer dans un vieux Monastère de la Maráo.

LE GROS. — Pour attendre, sans doute, dans la tranquillité et le silence que nous changions d'attitude à son égard!

LE MINCE. — Ou bien pour préparer un plan d'attaque qui aurait pour but de nous obliger à accepter cette décrétale...

LE DOYEN. — En conséquence, nous avons décidé de réunir le Grand Conseil, afin de tenir, purement et simplement, sa mise hors la loi.

Silence de Gaspar. Spanza s'approche un peu de lui.

SPANZA. — Cette mise hors-la-loi est illégale, tu le penses aussi?

GASPAR, *atone.* — Je le pense.

SPANZA. — Donc il faut l'obtenir! Seulement le risque est trop grand d'exposer nos raisons aux frères du Grand Conseil. Trop d'entre eux, simples pourraient ne pas les comprendre comme toi et rester fidèles à Zaccar en voyant quant alors cette division parmi nos chefs qu'il nous faut éviter sous peine de mort.

GASPAR. — Je vois. Vous estimeriez plus adroit et plus sûr de l'accuser d'un autre crime, d'un crime inexistant...

SPANZA, *le coupant.* — Mais, Diaz, nous ne rions en cela, qu'écouter ton propre avis, ne tu nous donnais dans l'absolu, tout à heure!

LE MINCE. — En effet, je crois bien avoir tendu notre frère parler de... oui, en quelque sorte de « tromper » le Grand Conseil...

GASPAR, *froid.* — Et ce crime serait?

SPANZA. — Nous pourrions l'accuser de collusion avec Pombal.

GASPAR. — Parfait. Quelle preuve?

SPANZA. — C'est toi qui la fourniras.

GASPAR. — Moi?... *(Ravalant son refus instinctif:)* Bien. De quelle façon?

SPANZA. — Boccage, le chef de la police par qui tu as déjà su — avec quelle habileté! — faire recevoir, Boccage offre, ce soir en son palais, un grand bal en l'honneur des récents succès de son seigneur et maître Pombal, succès qui se chiffrent pour nous par la destruction de trois de nos confréries, l'arrestation de cent quatre-vingts frères et la pendaison de Ranzo, Cayez et Motta!... Tu t'arrangeras pour être du nombre des invités...

GASPAR. — A ce bal en l'honneur de nos meurtriers?

SPANZA. — Tu y retrouveras Zaccar.

GASPAR. — Quoi? Il y sera?

SPANZA, *souriant.* — Te voilà tout prêt à y croire toi-même, tu vois! Et pourtant... enfin, non, Gaspar, il n'y sera pas, ou plutôt il n'y aura été que par ta bouche. Seulement, toi, ne t'avise pas de ne pas y aller, les trente-six frères du Grand Conseil, sont pour la plupart, gens simples et candides qu'il faut toucher par des moyens simples comme eux, mais ils sont également scrupuleux et perspicaces! Ils te demanderont fort probablement de leur donner des détails sur ce bal et il vaudra mieux pour nous tous et surtout pour toi que tu les donnes exacts car ils seront capables, après coup, d'en vérifier l'authenticité!

GASPAR. — J'irai.

SPANZA. — Bien. La réunion du Grand Conseil est pour demain, à trois heures, après-midi. D'ici là, ne t'étonne pas d'être surveillé.

GASPAR. — C'est tout naturel.

Le Doyen se lève, imité par les autres membres du Cenáculo.

LE DOYEN. — Tout a-t-il été dit, maintenant, Gaspar Diaz?

GASPAR. — Tout.

SPANZA. — Ecoute encore : demain, devant le grão Conselho à qui tu apporteras ton témoignage, nous ne nous *reconnaîtrons* pas, tu comprends?

GASPAR. — Nous ne nous reconnaîtrons pas.

SPANZA. — Tu seras seul.

GASPAR. — Seul.

SPANZA. — Abandonné.

GASPAR. — Abandonné.

SPANZA. — Mais responsable.

GASPAR. — Responsable.

SPANZA. — Et libre... en apparence!

GASPAR, *un peu agacé.* — Oui, oui!

SPANZA. — Tu viendras?

GASPAR. — Je viendrai.

Spanza s'avance alors vers lui qui met un genou en terre.

SPANZA. — Dieu te garde. *(Il fait le geste de le bénir, le relève, le conduit par le bras jusqu'à la porte avant-scène droite qu'il ouvre... Gaspar sort. Maintenant Spanza se retourne, fait claquer ses doigts, et de derrière la tapisserie ramassée en un grand pan froncé contre le mur du fond, sort un homme qui traverse la scène et va, sans un mot, disparaître sur les talons de Gaspar par la porte que Spanza tient toujours entrouverte et referme sur lui avant de se retourner face au Cenáculo debout.)* Eh bien, mes frères, que pensez-vous de l'homme?

LE DOYEN. — Que c'est bien l'homme qu'il vous fallait, Oliverio Spanza.

SPANZA. — Qu'il « nous » fallait!

LE GROS. — Est-il tout à fait sûr?

SPANZA. — Ses actions passées sont là, encore chaudes pour vous le prouver. Souvenez-vous, pour n'en citer qu'une, de la trahison de Castro et de la participation de Diaz — et quelle participation! à sa suppression.

LE MINCE. — Mais sans doute n'était-il pas aussi attaché à Castro qu'il l'est à Zaccar!

SPANZA. — L'amour n'a plus de pouvoir sur lui.

LE DOYEN, *songeur.* — Oui, il semble loin de l'amour, et pourtant...

SPANZA. — Sa volonté est devenue la plus forte et le devoir seul la guide.

LE DOYEN. — Dieu fasse qu'il la guide bien... et qu'il nous guide tous selon Sa volonté à Lui! *(Puis brusquement:)* Mes frères, la séance est levée.

Ce disant, il se retourne et s'éloigne, suivi par les autres, après un salut fort bref et à distance, adressé à Spanza qui vient alors tirer la tapisserie, puis qui se retourne face au public au moment où rentre Pedrito qui cherche autour de lui....

SPANZA. — Que veux-tu?

PEDRITO, *surpris.* — Je... cherchais Gaspar.

SPANZA. — Il est parti.

PEDRITO, *déçu.* — Ah?

SPANZA. — C'est vrai, j'avais oublié qu'il est ton ami; tu aurais peut-être aimé lui dire au revoir.

PEDRITO, *avec mélancolie.* — Qui sait s'il est toujours mon ami.

SPANZA. — Mais...

PEDRITO. — Zaccar en a fait un homme d'acier, à son image.

SPANZA. — Un homme d'acier, Zaccar, hein?

PEDRITO. — Je veux dire : un homme insensible, invulnérable...

SPANZA. — Invulnérable, Zaccar, tu penses, toi?...

Pedrito le regarde avec étonnement, mais Spanza, lui, regarde ailleurs, en souriant étrangement, pendant que tombe le

RIDEAU.

ACTE II

L'intérieur d'une sorte de petit pavillon de rendez-vous, d'une seule pièce ronde assez basse de plafo luxueusement, presque voluptueusement meublée et décorée. Deux portes, l'une à la cour, l'autre au une fenêtre au centre fond à travers les vitres de laquelle nous apercevons les arbres d'un parc sous l de lune... Un sofa avec ses coussins moelleux, ses peaux de fourrures, ses rideaux de voile qui le c à moitié sous leurs savants drapés, une très coquette coiffeuse à l'avant-scène cour avec ses appliques neuses aux chandelles allumées, une table avec son chandelier, des fauteuils... C'est la nuit. De loi arrivent les sons d'un orchestre et le tumulte d'un bal.

Au lever du rideau la porte cour et la fenêtre sont ouvertes. En scène, assise, ou plutôt vautrée dans un fauteuil et s'éventant paresseusement : Térésa, la mère de Pilar. Grosse, couverte de faux bijoux, vêtue de couleurs vives, elle est souriante, satisfaite de son sort. Tout en s'éventant d'une main au moyen de son éventail de dentelle, elle s'empiffre de l'autre avec les bonbons qu'elle puise dans une bonbonnière posée sur la table, à côté d'elle. Mais tout à coup, comme prise en faute, elle referme la boîte et cesse de croquer son bonbon. Et, en effet, voici entrant par la porte ouverte, un officier de police en uniforme de gala : Pablo.

PABLO. — Madame Térésa! C'était vous!

TÉRÉSA, *avec inquiétude.* — Moi, oui, pourquoi?

PABLO. — J'avais vu une ombre se faufiler entre les arbres... j'ai d'abord cru qu'elle fuyait vers la porte nord...

TÉRÉSA. — La porte nord?

PABLO. — Je l'ai donc suivie, votre ombre, la prenant pour celle de quelqu'un d'autre.

TÉRÉSA. — De qui, Sainte Vierge?

PABLO. — Sait-on jamais?

TÉRÉSA. — Un... Un espion?

PABLO. — Je vous le répète, madame Térésa, on ne sait jamais! Il faut, par les temps qui courent, avoir l'œil partout!

TÉRÉSA. — Taisez-vous, vous m'en donnez le frisson! Penser que cette ombre... Oh!...

PABLO. — Mais puisque c'était la vôtre!

TÉRÉSA. — Eh bien heureusement!

PABLO. — J'avoue que quand je l'ai vue entrer ici...

TÉRÉSA. — On n'a pas le droit?

PABLO. — En principe non, mais vous, madame Térésa, vous la maman de la belle Pilar, n'êtes-vous pas chez vous dans la demeure du senhor Boccage?

TÉRÉSA. — Il ne dira rien, vous êtes sûr?

PABLO. — Autant qu'on peut l'être par avance de ses réactions!

TÉRÉSA. — Si je m'en allais?

PABLO. — Un moment!

TÉRÉSA, *surprise.* — Oui?

PABLO, *jouant la galanterie.* — Bavardo peu... non?

TÉRÉSA, *ravie.* — Avec plaisir, lieutena blo.

PABLO. — Il n'est pas accueillant l d'amour de mon maître?

TÉRÉSA, *émue.* — En effet..

PABLO. — Il n'est pas évocateur?

TÉRÉSA, *à voix basse.* — Terriblement

PABLO. — Que de femmes le pleuren d'autres en rêvent! Et combien votre P de la chance!

TÉRÉSA. — Une chance méritée!

PABLO. — Il faut avouer qu'elle est Presque trop!

TÉRÉSA. — Comment peut-on être trop

PABLO. — En ayant trop d'hommes trousses.

TÉRÉSA. — Ma fille n'a jamais permis...

PABLO, *la coupant.* — Ne vous fatigue madame Térésa, rappelez-vous que nous mes, avant tout, des policiers et que de nous n'ignorons pas grand-chose de la v vée de nos ouailles!

TÉRÉSA, *décontenancée.* — En tout ca

PABLO, *la coupant.* — En tout cas les seignements qu'a obtenus le senhor B sur sa dernière conquête ne l'ont pas em et même l'auraient plutôt euh... encou enfin vous me comprenez?

TÉRÉSA, *outrée en apparence.* — Oh!

PABLO. — A condition, bien entendu sûr qu'il est à présent le seul!...

TÉRÉSA. — Il l'est, je le jure devant la Vierge!

PABLO. — Pauvre Sainte Vierge!

TÉRÉSA. — Mais je ne jure que la vérit

PABLO. — Souhaitons-le, pour vous e votre Pilar.

TÉRÉSA. — Ça vous amuse de me faire

PABLO. — Puisque vous avez la cons tranquille!...

TÉRÉSA. — On a beau avoir la cons tranquille, quand on a pour amant le c la police...

PABLO. — Puis-je vous faire remarqu ce n'est pas vous qui l'avez pour aman

TÉRÉSA. — Ça revient au même!

PABLO. — Je demanderai au senhor Boccage s'il partage cet avis.

TÉRÉSA, *toute à son idée.* — Lieutenant Pablo?

PABLO. — Madame Térésa?

TÉRÉSA. — Il l'aime, n'est-ce pas?

PABLO. — Qui resterait insensible aux charmes de la troublante Pilar?

TÉRÉSA. — Et, à votre avis, ça durera longtemps?

PABLO. — Vous ne voudriez tout de même pas que ce soit éternel?

TÉRÉSA. — Je ne demande pas l'impossible, je suis raisonnable. Mais un petit bout de temps quoi!... Ma petite Pilar, je me suis donné tant de mal pour elle...

PABLO, *ironique.* — Vraiment tant que cela?

TÉRÉSA. — Et voyez, Dieu m'a récompensée!

PABLO. — Au centuple!

TÉRÉSA. — Je rêvais d'en faire une princesse.

PABLO. — Vous n'y allez pas par quatre chemins, vous!

TÉRÉSA. — Et mon rêve s'est réalisé!

PABLO. — Non?

TÉRÉSA. — Ah! La voir un soir comme celui-ci, la reine d'une aussi belle fête, enviée par toutes ces femmes jalouses...

PABLO. — Hein? Quel plaisir subtil!

TÉRÉSA. — Epiée et désirée par tous ces hommes si riches, si puissants...

PABLO, *qui saute sur l'occasion.* — A propos, madame Térésa, cet homme à qui elle accordait, tout à l'heure, sa première danse...

TÉRÉSA, *tremblante.* — Oui?...

PABLO. — Je vois que vous l'avez remarqué!... Cet homme, donc, qui semblait si... isolé au milieu de tant de monde, cet homme taciturne parmi tant de bruit mais assez hardi cependant pour voler à son hôte sa première danse avec sa maîtresse...

TÉRÉSA. — Je tirerai les oreilles de Pilar, je vous le promets!

PABLO. — Non, madame Térésa, vous laisserez ce soin au senhor Boccage!

TÉRÉSA. — Ah! Naturellement, naturellement...

PABLO, — Il est charmant ce jeune homme, vous ne trouvez pas?

TÉRÉSA. — Euh...

PABLO. — D'une séduction!

TÉRÉSA. — Peut-être...

PABLO. — Un vrai don Juan!

TÉRÉSA. — A ce point?

PABLO. — Ce regard qu'il a! Si sûr de lui!... Et ce qu'il y a de curieux c'est que personne ne sait exactement qui il est, ni pourquoi il est là!

TÉRÉSA. — Il n'avait pas de carte d'invitation?

PABLO. — Si, justement, il en avait une, en bonne et due forme!

TÉRÉSA. — Alors?

PABLO. — Voilà deux fois qu'il vient ici. Le senhor Boccage est intrigué... La première fois c'était le soir du jour où mon Maître avait croisé votre fille dans la rue...

TÉRÉSA. — Je me souviens! J'étais avec elle! Un véritable coup de foudre!...

PABLO. — Déjà le senhor Boccage fut intrigué par la vue de cet homme qui se recommandait soi-disant de l'un de nos officiers morts l'année dernière... Et aujourd'hui le voilà qui reparaît, silencieux, mystérieux et avec cet air de conquérant!

TÉRÉSA. — Oh, Lieutenant, vous exagérez! Comme si personne osait venir chez le senhor Boccage avec cet air... cet air que vous dites! Mais voyons, on aurait bien trop peur!

PABLO. — Vous le défendez, madame Térésa? *(Se rapprochant:)* Serait-il par hasard quelqu'un de votre connaissance?

TÉRÉSA. — Mais...

PABLO. — Un parent, un ami?

TÉRÉSA. — Qu'est-ce que vous allez penser!

PABLO. — Ou bien alors un ami de Pilar?

TÉRÉSA. — Quoi?

PABLO. — Un « ancien » ami?

TÉRÉSA. — Comment pouvez-vous croire?...

PABLO. — Quand elle dansait avec lui, tout à l'heure, elle semblait, dans ses bras, se retrouver chez elle...

TÉRÉSA, *se levant.* — Vous êtes fou?

PABLO. — Mais je ne prétends pas que ce ne soit pas en tout bien tout honneur, madame Térésa, rassurez-vous!... J'imaginais plutôt quelque chose comme... une camaraderie d'enfance... Et quoi de plus pur qu'une camaraderie d'enfance? Je suis certain que le senhor Boccage lui-même n'y verrait aucun mal... à condition, naturellement, qu'on ne s'avisât point de la lui cacher!

TÉRÉSA. — C'est... c'est lui qui vous a envoyé ici, auprès de moi, pour... pour me questionner?

PABLO. — A mon tour de m'indigner : qu'allez-vous penser, madame Térésa?

TÉRÉSA. — Je ne sais plus ce que je dois penser! Ici, on ne peut pas le savoir!

PABLO. — Moi qui me vantais d'être votre ami!

TÉRÉSA. — Mais Pablo, vous l'êtes!... Enfin, j'aimerais bien...

PABLO. — Moi qui vous faisais, là tout bêtement, tout naïvement la confidence de mes plus intimes pensées...

Il lui prend la main.

TÉRÉSA. — Pablo...

PABLO. — Térésa...

Il lui caresse la main.

TÉRÉSA, *roucoulante.* — Pablo!...

PABLO, *l'imitant.* — Térésa!

TÉRÉSA. — Quand êtes-vous sincère?

PABLO. — Toujours!

Il lui caresse le bras, l'épaule, tout ceci, bien entendu, avec affectation, en jouant la comédie.

TÉRÉSA. — Pablo, Pablo! Non, il ne faut pas!

PABLO, *ferme.* — Vous avez raison, il ne faut pas.

TÉRÉSA, *déçue.* — Non?

PABLO. — Non, puisque vous me jugez si mal, puisque vous n'avez aucune confiance en moi!

TÉRÉSA. — Oubliez ça, Pablo!

PABLO. — Donnez-moi des raisons de l'oublier!

TÉRÉSA. — Toutes celles que vous voudrez.

PABLO. — Une preuve de votre confiance.

TÉRÉSA. — Laquelle?

PABLO, *boudeur.* — Je ne sais pas, moi, c'est à vous de trouver.

TERESA. — Voulez-vous... que je vous fasse un cadeau?

PABLO. — Et en quoi ce cadeau — en admettant que je l'accepte — en quoi me prouverait-il qu'entre vous et moi... il n'y a rien de caché? Non, ce qui me convaincrait, se serait, par exemple, euh... oui, par exemple, si vous me disiez, là, tout de suite, sans réfléchir...

TÉRÉSA. — Sans réfléchir?

PABLO. — Qui est ce jeune homme.

TÉRÉSA. — Ce jeune homme?...

PABLO. — Dans les bras de qui la belle Pilar a dansé sa première danse! Là, ça y est, je vois que vous vous méfiez encore de moi!

TÉRÉSA. — Grand nigaud! Je ne l'avais jamais vu avant ce soir, je le jure devant la Sainte Vierge. Etes-vous satisfait?

PABLO. — Très.

Et il s'écarte aussitôt de Térésa.

TÉRÉSA. — Il faut me croire! A vous je ne mentirais pas!

PABLO, *ironique.* — Je vous crois, madame, je vous crois entièrement.

Il s'éloigne encore.

TÉRÉSA, *éperdue.* — Alors, Pablo?

PABLO. — Alors, voilà.

TÉRÉSA. — Voilà quoi?

PABLO. — Au revoir, madame Térésa.

Il va vers la porte cour.

TÉRÉSA. — Pablo?

PABLO. — Excusez-moi. J'avais promis au senhor Boccage... *(Il est interrompu par l'entrée de Pilar. Très jeune, resplendissante mais grave et comme étourdie. Elle s'arrête sur le seuil et promène un regard trouble autour d'elle, sans, semble-t-il, très bien voir.)* Quelque chose ne vas pas, mademoiselle?

PILAR, *« ailleurs ».* — Comment?

PABLO. — Vous paraissez troublée!

PILAR. — Non... non... Il fait si chaud...

PABLO. — C'est la danse qui vous chauffe le sang!

TÉRÉSA. — Oh! pas besoin de danser pour avoir le sang comme vous dites!

Pilar, toujours « dans les nuages », va à la coiffeuse, s'assied devant le miroir, se regarde...

TÉRÉSA, *étonnée.* — Ma petite fille?

PILAR. — Oui?

TÉRÉSA. — Qu'est-ce que tu as?

PABLO. — Etes-vous souffrante?

PILAR. — Souffrante? Oh non.

TÉRÉSA. — Heureusement! Les hommes n'aiment que les femmes en bonne santé! *(Elle regarde Pablo.)* En bonne santé et... *jeunes,* n'est-ce pas, lieutenant Pablo?

PABLO. — Certainement, madame Térésa.

PILAR. — Vous parlez des hommes com
s'ils étaient tous semblables.

PABLO. — Ils ne le sont pas?

TÉRÉSA. — Que si, ils le sont! Surtout er
qui concerne les femmes! Tous des trompe
dans le fond!

PABLO. — Est-ce votre avis, mademois
Pilar?

PILAR. — Non.

PABLO. — Quelle belle profession de fo
combien le senhor Boccage serait content
l'entendait!

TÉRÉSA, *obséquieuse.* — Oh mais je ne p
sais pas au senhor Boccage!

PILAR, *sèche.* — Moi non plus.

PABLO. — Au moins la franchise ne vous
pas peur, à vous, mademoiselle Pilar!

TÉRÉSA. — Mais elle plaisante!

PABLO. — Elle a tort. Ici on accepte ma
plaisanterie! *(A Pilar:)* Et pourrait-on sa
à qui vous faisiez allusion en niant que
les hommes sont des trompeurs, ainsi que
firmait — avec quelle chaude expérience
votre respectable mère?

PILAR. — Si j'avais eu un frère... eh! h
c'est en pensant à lui...

PABLO. — Seulement, à ma connaissa
vous n'avez pas de frère!

PILAR. — C'est tout de même en pensa
lui!

PABLO. — Réponse charmante, poétiqu
fort habile! Mais qui ne saurait induire
erreur un lieutenant de police!... Sur ce,
dames, j'ai l'honneur de vous saluer! Le
hor Boccage doit se sentir bien seul, délais
la fois par sa reine! *(Il s'incline devant P*
et par son esclave!

Il se désigne lui-même, puis sort.

TÉRÉSA, *à Pilar.* — Tu perds la tête? *(Pila
répond pas, elle se recoiffe songeusem
Alors Térésa s'approche d'elle.)* Tu t'imag
quoi? Qu'on est ici dans une bergerie? Mai
qu'il est parti il va tout lui raconter!... E
devrais assez connaître ton amant...

PILAR. — Pas ce mot-là, je t'en prie.

TÉRÉSA. — Il n'est pas ton amant, peut-é

PILAR. — Il est mon acheteur.

TÉRÉSA. — Quel vilain mot! Devant
mère!...

PILAR, *très calme.* — A ma mère. Qui
vendue.

TÉRÉSA. — Pilar!

PILAR, *continuant toujours aussi calme*
— A ma mère qui mange, dort et sourit
anges, dans sa jolie chambre lambrissée
dant que, dans la pièce voisine, sa fille
cet homme...

TÉRÉSA. — Tais-toi...

PILAR, *se lève et crie presque avec hor*
Avec cet homme!

TÉRÉSA. — Vas-tu te taire!

A ce moment, entre Boccage.

BOCCAGE. — Qu'y a-t-il?

TÉRÉSA. — Oh! Excellence...

*Elle s'incline cependant que Boccag
Pilar se toisent.*

BOCCAGE, *à Pilar.* — Vous vous disputiez?

TÉRÉSA. — C'est ça, oui, Excellence, mais j'ayez crainte, entre mère et enfant ce n'est jamais bien grave!

BOCCAGE, *toujours à Pilar.* — A propos de quoi?

TÉRÉSA. — De... d'une peccadille... Une histoire de... de coiffure, c'est ça : je lui conseillais de relever ses cheveux comme une... une dame qu'elle est devenue grâce à vous, Excellence, et elle voulait les garder flottant sur ses épaules comme une petite fille... qu'elle n'est plus, n'est-ce pas, Excellence?

BOCCAGE, sec. — Qu'elle n'est plus, en effet.

TÉRÉSA, *à Pilar.* — Ah! tu vois!

BOCCAGE. — Vous pouvez vous retirer, Térésa.

TÉRÉSA. — Je peux?... Ah? Bon... *(Elle va vers la porte cour, mais s'arrête avant de l'atteindre, se retourne.)* Toujours à votre service, Excellence!

BOCCAGE — Merci.

TÉRÉSA. — Alors voilà, j'espère que tout ira bien!

Elle sort enfin, mais en laissant la porte ouverte.

BOCCAGE. — La porte!

TÉRÉSA, *repassant la tête.* — Excellence?

BOCCAGE. — La porte, fermez-la.

TÉRESA. — Oh pardon, Excellence! Tout de suite, Excellence.

Elle ferme la porte avec « onction », laissant Boccage et Pilar face à face.

BOCCAGE. — Nos invités s'étonnent de ta disparition.

PILAR. — J'étais fatiguée.

BOCCAGE. — Fatiguée? Avec ce teint éblouissant?

PILAR. — Oui.

BOCCAGE. — Je ne te crois pas.

PILAR. — Comme vous voudrez.

BOCCAGE. — Me prendrais-tu pour un homme à qui on raconte des histoires?

PILAR. — Certainement pas. On n'en aurait d'ailleurs aucune envie.

BOCCAGE. — Que veux-tu dire par là?

PILAR. — Seulement que je n'ai pas envie de vous raconter d'histoires.

BOCCAGE. — Je t'écoute donc. C'est la fatigue qui t'a fait fuir le bal?

PILAR. — Une sorte de lassitude, oui.

BOCCAGE. — Tu désirais être seule?

PILAR. — Seule. Et, vous voyez, je n'ai pas eu de chance!

BOCCAGE. — Pas très aimable, cette nuit, la petite Pilar, hein? *(Il s'approche, pose la main sur son épaule mais elle a un vif mouvement de recul.)* Pas aimable du tout *(Il s'approche à nouveau.)* Mais il va falloir changer ça, mademoiselle, et sans tarder!

Il lui met à nouveau la main sur l'épaule mais en la lui serrant cette fois avec dureté. Tout petit temps pendant lequel il la tient ainsi sous sa coupe et pendant lequel elle s'efforce de rester parfaitement impassible.

PILAR. — Vous me faites mal.

BOCCAGE. — Je m'en doute.

PILAR, *constatant.* — Vous aimez me faire mal.

BOCCAGE. — Crois-tu?

PILAR. — Vous me faites toujours souffrir. De toutes les manières.

BOCCAGE. — Oui? Raconte un peu.

PILAR. — De toutes les manières!...

BOCCAGE. — Même quand je te caresse?

PILAR, *bas.* — Vous le savez bien.

BOCCAGE. — Mes mains sont-elles si dures?

PILAR. — Vos mains, votre regard, vos paroles. Vous n'êtes content que lorsque je me mets à pleurer.

BOCCAGE. — Il faut avouer que c'est un art de te faire pleurer!

PILAR. — Vous trouvez?

BOCCAGE. — La petite garce attend souvent d'être seule, hein? Et je dois la guetter, la surprendre... dans son lit, la tête enfouie sous l'oreiller, son pauvre petit corps secoué de sanglots... comme une toute petite fille abandonnée, battue...

Il la prend soudain, violemment dans ses bras, la serre fort contre lui.

PILAR. — Non! Non!

BOCCAGE. — Si, mais si!

Il commence à lui dégrafer sa robe.

PILAR. — Je ne veux pas! Je vais crier!

BOCCAGE. — Crie, ma belle, et moi je crierai encore plus fort et tous accourront non pas pour te défendre mais pour m'aider s'il en était besoin. Mais il n'en sera jamais besoin! Je suis le plus fort, tu n'es qu'une brebis, qu'une victime entre mes bras!... Allez, c'est ça, griffe, mords, pleure, supplie tant que tu peux jusqu'à la capitulation, jusqu'à ta défaite, mon ange! Tu ne fais qu'aviver mon désir! Je t'aime, je t'aime, je t'aime!

PILAR. — Vous n'avez pas le droit.

BOCCAGE. — Tous les droits au contraire!...

Il la soulève dans ses bras, l'emporte vers le sofa.

PILAR. — S'il vous plaît, laissez-moi, je voudrais... je voudrais vous parler!

BOCCAGE. — Un aveu à me faire?

PILAR. — Tout ce que j'ai sur le cœur, tout tout ce qu'on m'a toujours forcée à garder pour moi.

BOCCAGE. — Parle.

PILAR. — Pas comme ça, pas dans vos bras!

BOCCAGE. — On a le souffle coupé dans mes bras?

PILAR. — Lâchez-moi.

BOCCAGE. — Non.

PILAR. — Mais on ne peut pas dire la vérité dans une prison!

BOCCAGE. — Mes bras sont donc ta prison? *(Elle ne répond pas.)* Quelle vérité?

PILAR. — Lâchez-moi.

BOCCAGE, *criant.* — Quelle vérité?

PILAR. — Philippe, lâchez-moi!

BOCCAGE. — Il n'y a pas plus de vérité...

PILAR. — Si! Il y en a une!

BOCCAGE. — Eh bien! elle ne m'intéresse

pas. Là, d'ailleurs, toi-même qu'est-ce qui te prouve que ce que tu prends pour la vérité...

PILAR. — Les mots qu'on se dit à soi tout seul ne peuvent pas vous tromper.

BOCCAGE. — Ils le peuvent aussi bien que le désir, l'envie, l'orgueil ou la jalousie qui nous rongent et nous font parler à voix haute, pour rompre l'affreux silence de la solitude.

PILAR. — Mais je ne suis pas comme vous, moi! Je ne vous ressemble pas!

BOCCAGE. — Cela viendra, ma chérie! Toutes les femmes que j'ai abandonnées s'étaient mises à me ressembler si fort qu'elles avaient fini par m'inquiéter! Un jour, tu verras, mon seul regard, ma seule existence suffiront à enchaîner jusqu'à tes pensées!...

Ce disant, il l'a portée sur le lit, va pour s'étendre sur elle, alors, en un cri sauvage, et en se redressant avec toutes les forces de sa volonté :

PILAR. — J'aimerais mieux mourir!!

BOCCAGE, *comme douché cette fois.* — Mourir? *(Elle s'est mise debout, ragrafe sa robe. Boccage, dans une froide colère:)* Prie Dieu de n'avoir pas à le prouver.

PILAR. — Je le prouverai.

BOCCAGE. — Fort bien. Maintenant, j'ai compris. *(Il fait un pas vers la porte cour, mais se retournant:)* Mais tu le paieras cher!... Catin!

Et il s'en va d'un grand pas décidé. Pilar finit de reboutonner sa robe. La porte cour est poussée. Voici la tête de Térésa.

TÉRÉSA. — On peut entrer? *(Pilar ne répond pas, mais cela n'empêche pas Térésa de rentrer.)* Parti?

PILAR. — Oui.

TÉRÉSA. — Fâché?

PILAR. — Oui.

TÉRÉSA. — Par ta faute?

PILAR. — Oui.

TÉRÉSA. — Oui, oui, oui! Ah! tu n'es guère contrariante!

PILAR. — Tu devines tout.

TÉRÉSA. — J'ai seulement de bonnes oreilles. Et ce qu'elles ont entendu dépasse l'imagination! Alors, comme ça, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, tu te donnes le droit de détruire tout ce que j'ai si péniblement bâti?

PILAR. — Qu'as-tu bâti, au juste?

TÉRÉSA. — Ta vie, ma petite fille! Rien que ta vie!

PILAR. — Ah? C'était ça, ma vie?

TÉRÉSA. — Tu vas me faire le plaisir de courir rejoindre le senhor Boccage et de lui demander pardon! Tu lui jureras que tu l'aimes...

PILAR, *la coupant.* — Mais je le hais.

TÉRÉSA. — Quelle importance?

PILAR. — Ecoute, maman...

TÉRÉSA. — Pas le temps! Il faut se dépêcher! Cours d'abord rabibocher ça avec ton Philippe!

PILAR. — Cours mentir, ma fille! Cours au mensonge comme si tu courais à la joie! Mens! Remets l'une sur l'autre les pierres branlan du mensonge et scelle-les d'un faux serme Je t'aime Philippe! toi ma raison de viv *(Elle éclate de rire, d'un rire désespéré répète secouée par le rire ou les sanglot* Ma raison de vivre!!

Térésa la regarde avec ahurissemer Mais le rire-sanglot de Pilar s'éteint l tement car elle voit soudain Gaspar le seuil de la porte-cour. Ils se regard tous deux, un instant, en silence.

GASPAR. — Vous vouliez me voir, madem selle?

PILAR. — Moi?... Qui a bien pu?

GASPAR. — Le lieutenant de police qui s toujours le senhor Boccage comme son omb

TÉRÉSA. — Pablo?

GASPAR, *à Térésa.* — Sans doute. *(A P de nouveau:)* Il est venu me sussurrer l'oreille qu'une dame m'attendait dans le villon de marbre rose, au fond du parc.

TÉRÉSA. — Oh!

GASPAR, *à Térésa.* — Cette dame c'était d vous?

TÉRÉSA, *très « digne ».* — Ni moi ni fille, monsieur! Pablo s'est moqué!

GASPAR. — Moqué?

PILAR, *à Gaspar.* — Ce n'est pas ce que v croyez, vous?

GASPAR. — Je ne crois, ni qu'il se soit r qué, ni que l'initiative de ce mystérieux r dez-vous doive lui être imputée.

TÉRÉSA, *inquiète, soudain.* — Non? M alors?

PILAR. — Expliquez-vous.

GASPAR. — A quoi bon? Je suis là et c l'essentiel, non?

PILAR. — Je ne comprends pas.

GASPAR. — Réellement?

Il lui sourit avec malice. Mais elle ne rend qu'un regard grave, et tout en regardant ainsi :

PILAR. — Maman!

TÉRÉSA. — Ma fille?

PILAR. — Va chercher le lieutenant Pal

TÉRÉSA. — Le... lieutenant...?

PILAR. — Oui! Car je ne supporterai plus longtemps le poids des soupçons Monsieur.

GASPAR. — Sont-ils si lourds?

PILAR. — Très lourds.

GASPAR. — Novice?

Pilar se contient, puis :

PILAR. — Vite, maman!

TÉRÉSA. — Comment m'y prendre?... Ah! j'ai trouvé, en lui racontant...

PILAR. — Ce qui est! Pourquoi inventer core un prétexte?

TÉRÉSA. — Ma petite fille, si tu veux que te rende ce service, laisse-moi faire! Je c nais mieux mon monde que toi!

Elle sort sur ces paroles.

GASPAR, *à Pilar.* — Vous tenez tant que ç ce que la vérité éclate?

PILAR. — Je tiens « tant que ça » à ce votre regard pour moi change.

GASPAR. — Difficile à manier, un homme qui a ce regard-là, hein?

PILAR. — A « manier »?

GASPAR. — Comprenez pas ça non plus?

PILAR. — Mais à la fin pour qui me prenez-vous?

GASPAR. — Pour la maîtresse du chef de la police. Suis-je mal informé?

PILAR. — Non! Mais vous avez tort de vous imaginer que ça vous donne le droit de m'injurier!

GASPAR. — Je ne vous injurie pas, Pilar, je vous admire.

PILAR. — Vous...

GASPAR. — J'admire votre habileté, oui! *(Il se rapproche d'elle.)* Votre regard est si limpide, l'eau de vos yeux si transparente qu'on serait tenté de succomber au mirage... *(Durement soudain, en reculant d'un pas:)* Voici la réalité : vous êtes chargée, par le senhor Boccage et grâce au pouvoir certain de vos charmes, d'obtenir le plus de renseignements possibles sur mon compte!

PILAR. — Qu... quoi?

GASPAR. — Je suis ici en intrus, et je n'ignore pas que je ne dois mon accès à cette maison qu'au sentiment de... disons de curiosité que votre amant éprouve à mon égard. Il vous a donc ordonné...

PILAR, *éclate.* — Oh! je vous déteste!!!

Alors Gaspar est comme stoppé dans son élan. Il se met à la regarder gravement, comme s'il la découvrait.

GASPAR. — Pilar?

PILAR. — Allez-vous en. *(Gaspar hésite, puis va vers la porte... Mais au moment d'en passer le seuil, il se retourne et reste là à la regarder de loin, elle qui est de dos, et qui, apparemment, n'a pas vu son manège. Mais Pilar, sans se retourner:)* Tout à l'heure, quand nous dansions ensemble, vous étiez déjà en train de penser ça de moi?

GASPAR. — Oui.

Pilar se retourne d'un bloc.

PILAR. — Alors c'est vous qui jouez la comédie! C'est vous qui êtes habile, c'est vous le menteur! *(Gaspar reste silencieux.)* Comme les autres!

GASPAR. — Pourquoi pas?

PILAR. — Je commençais à avoir confiance en vous.

GASPAR. — Il ne faut jamais avoir confiance. En personne.

PILAR. — Si, un jour, il le faut. Il faut fermer les yeux, se boucher les oreilles et refuser le doute...

GASPAR. — Et c'est alors qu'on risque la déception ou le scrupule et qu'on est empêché d'agir librement!

PILAR. — Qui êtes-vous donc?

GASPAR. — Je m'appelle Gaspar.

PILAR. — Je n'en veux pas, de votre nom. Je n'en veux plus! A quoi me servirait le nom d'un homme si... étranger?

GASPAR. — Vous avez l'air d'une enfant, tout à coup.

PILAR. — Oui, et pourtant, je suis loin de l'enfance.., aussi loin de l'enfance que vous êtes loin, vous, de la foi.

GASPAR. — De... quoi?

PILAR. — De la foi! *(Gaspar, soudain, éclate de rire.)* Qu'est-ce qui vous prend?

GASPAR. — Excusez-moi, c'est si drôle!

PILAR, *énervée.* — Mais à la fin qui êtes-vous?

GASPAR. — Je ne peux pas vous répondre.

PILAR. — Depuis le début je sais que vous cachez quelque chose...

GASPAR. — Peut-être suis-je un homme dangereux.

PILAR. — Dangereux?

GASPAR. — Pour vous.

PILAR. — Ah?

GASPAR. — Ne me regardez plus avec tant de candeur, Pilar.

PILAR. — Je ne m'apercevais pas que c'était... ainsi que je vous regardais. Ça vous gêne?

GASPAR. — Non, mais je ne vous renverrai pas la balle. Je n'en ai ni le temps, ni le pouvoir. Et puis je n'en éprouve pas la nécessité.

PILAR. — La nécessité? Si vous en éprouviez la nécessité...?

GASPAR. — Je jouerais le jeu, avec vous.

PILAR. — Mais moi je ne joue pas!

GASPAR, *froid.* — Vraiment?

PILAR. — Et je ne veux pas que vous jouiez avec moi! Je ne veux pas que vous fassiez semblant! Je...

GASPAR. — En quel honneur toutes ces interdictions?

PILAR. — En l'honneur de la confiance que j'ai eue pour vous, dès la première seconde. Là, vous êtes content?

GASPAR. — La confiance? Encore!

PILAR. — Que j'éprouve encore, que j'éprouverai toujours.

GASPAR. — Mais je ne la mérite pas!

PILAR. — Je vous préviens, Gaspar, si vous me mentiez... vos mensonges je les croirais. Même si vous me disiez que ce sont des mensonges, je les croirais. Toutes vos paroles, j'en ferais ma vérité!

GASPAR, *suffoqué.* — Pilar, pourquoi?

PILAR, *après une seconde.* — Si, après ces années au cours desquelles je suis devenue cette femme que me voilà à présent, si après ce long temps corrompu je retournais dans mon pays natal, eh bien! il me semble que je retrouverais ma vie... je la reconnaîtrais enfin, de la même façon que je l'ai reconnue, cette nuit, en vous retrouvant...

GASPAR. — Nous ne nous étions jamais rencontrés...!

PILAR. — Et pourtant, moi, je vous retrouvais, après de si longues années!... Vous étiez seul.

GASPAR, *étonné.* — Seul?

PILAR. — Parmi la foule... Séparé des paroles, autour de vous, séparé des rires et de cette maison... vous, avec votre silence... Vous étiez... un autre monde.

GASPAR. — Ecoutez, Pilar, vous vous trompez...

PILAR, *têtue.* — Non. Le retour au pays natal, ça ne peut pas tromper.

GASPAR, *à la fois attendri et agacé.* — Quelle enfant vous faites! Essayez donc de comprendre...

PILAR. — Je viens de comprendre. J'étais dans un désert, loin... loin surtout de moi-même, et j'étouffais et j'avais soif... Alors, maintenant, toutes vos paroles, je les boirai, comme l'eau la plus pure... Ne la polluez pas, Gaspar, je vous prie, sans quoi elle m'empoisonnerait et peut-être que je finirais par en mourir.

GASPAR. — De quel droit...? Je ferai ce qu'il me plaît! En voilà des façons de m'obliger...

PILAR. — Vous avez peur?

GASPAR. — Admettons.

PILAR. — Seulement ça ne change rien. Vous êtes tout de même obligé...

GASPAR. — A quoi, au juste?

PILAR, *grave.* — Vous me devez la vérité.

GASPAR. — Pas plus?

PILAR. — Pas plus.

GASPAR. — Mais savez-vous, bébé, que ce que vous exigez là, serait la preuve la plus rare; la plus difficile à obtenir et à donner, la preuve la plus absolue de...

PILAR. — D'amour, oui, je le sais.

GASPAR, « *soufflé* ». — Vous... *(Il la regarde avec un si profond étonnement qu'il en est empêché d'achever sa phrase, puis, enfin:)* Adieu, mademoiselle.

Il fait déjà un mouvement vers la porte-cour, mais :

PILAR. — Non, pas ça! *(Et comme il ne se retourne même pas et continue d'aller vers la porte:)* Qu'est-ce que l'amour, pour vous, Gaspar?

Gaspar s'arrête et se retourne alors.

GASPAR. — Il y a beau temps que je ne me laisse plus entraver par lui.

PILAR. — Ainsi... ainsi voilà enfin qui vous êtes en réalité. Un homme sans amour, ni foi, ni loi. *(Silence de Gaspar. Pilar, comme une enfant déçue:)* Vous avouez?

GASPAR. — Non.

PILAR. — Alors pourquoi restez-vous là sans rien dire?

GASPAR. — A quoi bon?

PILAR. — Mais... A ce que je ne pense pas ça de vous!

GASPAR. — Ce que vous pensez de moi n'a, pour moi, aucune espèce d'intérêt.

PILAR. — Oh!

GASPAR. — Sur ce, mademoiselle, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

Il se retourne à nouveau pour sortir, mais :

PILAR. — Eh bien pour moi, figurez-vous, c'est d'un grand intérêt, d'un très grand intérêt! D'un si grand intérêt que...

GASPAR, *la coupant.* — Adieu.

Et il ouvre déjà la porte-cour. Alors :

PILAR, *furieuse.* — Sortez plutôt par là! *(Elle va à la porte-jardin et, en même temps, elle tire de son corsage une petite clé.)* Par la porte secrète, là, derrière le pavillon dans le mur du jardin... *(Elle ouvre grande porte-jardin nous donnant à voir ledit m couvert de lierre.)* La porte des amoureuse ainsi que l'appelle le senhor Boccage. Voi la clé, elle est en or. Il me l'a donnée le jo de notre rencontre, pour me permettre venir à lui. Et moi, je vous la donne à m tour, le jour de notre rencontre, pour vo permettre de me quitter. Prenez-la. *(Mais ne fait pas un geste vers cette clé qu'elle l tend.)* Vous ne voulez pas? Vous ne voulez p me quitter?

GASPAR, *soupçonneux.* — Qui m'attend de rière cette porte?

PILAR. — Qui vous...

GASPAR. — Quel guet-apens?

PILAR — Oh! Gaspar!...

Elle le regarde sans pouvoir ajouter mot, avec une sorte de désespoir i puissant. Alors, intrigué, Gaspar revie lentement à elle, lui prend le mento lui lève son visage et la regarde. Alo enfin convaincu de sa sincérité :

GASPAR. — Pardon. *(Pilar se met à lui so rire. Gaspar d'une voix un peu étranglée* Pilar...

PILAR. — Oui?... *(Mais comme il n'ajou rien:)* Vous dites « Pilar » et moi je d « oui ? »... Mais vous... rien...?

GASPAR. — Laissez-moi le temps.

PILAR. — Le temps de quoi?

GASPAR. — Ne le savez-vous pas?

PILAR. — Vous me regardez et puis... *(So dain:)* Vous me trouvez jolie? *(Il ne répo pas.)* Je... je vous plais?

GASPAR. — Oui.

PILAR. — Oui, tout sec?

GASPAR. — Il y a seulement deux minut vous n'étiez qu'une femme... parmi toutes l femmes que la terre...

PILAR. — Ah? Et maintenant?

GASPAR. — Vous êtes plus belles que tout les autres.

PILAR. — Ah? *(Elle s'approche de lui et la prend dans ses bras, avec une sorte de pr caution étonnée, sans la serrer. Pilar, à vo basse:)* Bonjour, Gaspar.

GASPAR. — Bonjour, petite...

PILAR. — Petite?

GASPAR, *sourit.* — Grande!

PILAR. — Grande quoi?

GASPAR. — Vérité!

Et c'est elle qui lui met ses bras auto du cou, et tend ses lèvres... alors, so dain, la serrant fort contre lui, il l'em brasse avec fougue... puis :

PILAR, *d'une petite voix timide.* — En c moment, dites Gaspar, vous ne jouez aucu jeu?

GASPAR. — Non.

PILAR. — Vous... vous ne pourriez pas, hein

GASPAR. — Je ne pourrais pas.

PILAR. — Et vous ne pourrez plus jamai n'est-ce pas? *(Gaspar se tait.)* N'est-ce pas Pas avec moi qui vous aime? Pas avec m qui ai confiance... toute confiance en vous?. Gaspar! Ce serait un crime!

GASPAR, *d'une voix atone.* — Ce serait un crime, oui, je comprends. Ce serait un crime.

PILAR. — Envers Dieu lui-même!

GASPAR, *toujours voix atone.* — Envers Dieu.

Il l'écarte un peu de lui avec étonnement et à ce moment voilà Boccage qui fait irruption sur le seuil de la porte-cour qu'il a ouverte d'un grand coup de botte.

BOCCAGE. — J'en étais sûr! Eh bien vous, au moins, vous ne manquez pas d'aplomb! Sous mon toit! Sous mon propre toit! Vous voudriez peut-être aussi que je vous prépare le lit et tienne la chandelle? Non? Ne vous gênez pas, je vous en prie.

PILAR. — Ecoute, Philippe.

BOCCAGE. — Il n'y a plus de Philippe! Il y a le senhor Boccage, vous entendez? Le senhor Boccage tout puissant!...

Il tire une dague de sa ceinture.

PILAR. — Philippe!

BOCCAGE. — Le tout puissant chef de la police du marquis de Pombal! *(Silence et immobilité de Gaspar. Boccage, s'avançant encore:)* Tout meurtre commis par moi est un acte légal.

PILAR. — Vous n'allez pas...

BOCCAGE. — Je me gênerais!

PILAR. — Gaspar, défendez-vous!

GASPAR. — N'ayez pas peur, Pilar. Il n'y a que la peur qui désarme.

BOCCAGE. — Courageux, ton amant!

PILAR. — Il n'est pas mon amant!

BOCCAGE. — Vraiment? Je vais pourtant le tuer comme tel!

PILAR. — Mais puisqu'il ne l'est pas! Vous ne pouvez pas... ce serait... ce serait une erreur! Ce serait...

GASPAR. — Je t'en prie, Pilar, c'est inutile.

BOCCAGE. — Pas ton amant, seulement, il te tutoie!

PILAR. — Mais...

GASPAR. — A quoi bon, puisqu'il sait à présent!

PILAR. — Mais... Gaspar?

GASPAR. — Ce soir, nous nous sommes non pas rencontrés mais retrouvés.

PILAR. — Pourquoi faites-vous ça! Pourquoi? *(Se tournant vers Boccage:)* Pourquoi essaie-t-il de vous faire croire....?

BOCCAGE. — Je me demande qui de vous deux veut me faire croire quelque chose qui n'est pas!

PILAR. — Je ne peux pas comprendre... Je ne peux pas comprendre!

BOCCAGE, *à Gaspar.* — Qui êtes-vous?

Mais Boccage, tout à coup, semble saisi par le doute, alors Gaspar répète :

GASPAR. — Son amant.

BOCCAGE, *se retournant vers Pilar.* — C'est vrai?

PILAR, *hésite, puis.* — Non.

BOCCAGE, *les regardant l'un après l'autre.* — Qui dit juste?

Tous deux se taisent. Enfin :

GASPAR. — Quel avantage aurais-je à me dénoncer?

BOCCAGE. — Vous pourriez être quelqu'un de plus dangereux que l'amant de Pilar. *(A Pilar:)* N'est-ce pas?

PILAR. — Je ne sais pas. Je ne sais rien.

BOCCAGE. — Tu ne sais rien et tu te jettes à son cou, tout de suite, là... au cou du premier venu, d'un inconnu, d'un voleur ou d'un espion... tu n'y regardes pas de si près, hein? Petite garce, va!

A ce mot, Gaspar a un mouvement vers Boccage, mais aussitôt celui-ci brandit sa dague, et :

PILAR. — Attention! Oh! Attention, Gaspar! *(Les deux hommes — Boccage brandissant toujours sa dague et souriant avec sadisme — sont à quelques pas l'un de l'autre.)* Sauvez-vous!

BOCCAGE. — Joli conseil! Essayez-donc de le suivre! Vous avez des jambes plus jeune que les miennes et une chance sur cent de vous tirer de ce mauvais pas! Et une chance sur cent c'est toujours mieux que pas de chances du tout! *(Et comme Gaspar reste immobile:)* Non?... Homme d'honneur à ce point?

GASPAR. — Autant que vous.

BOCCAGE. — Non, monsieur, pas autant que moi, c'est impossible, car moi, je suis beaucoup plus qu'un obscur hors-la-loi! Je suis le chef de la police de dom Sebastian de Carvalho, marquis de Pombal, tandis que vous...

GASPAR, *le coupant.* — Tandis que moi, Dieu me gardera à jamais de porter un tel titre!

BOCCAGE, *furieux.* — Qu'est-ce que... Qui vous croyez-vous pour...?

GASPAR, *très calme.* — Ce que vous seriez obligé de vous croire vous-même si vous aviez le pouvoir de vous regarder sans hypocrisie dans un miroir. Je suis, pour mieux vous haïr et vous combattre, ou plutôt je suis « devenu » votre reflet, senhor Boccage.

BOCCAGE. — Pour mieux me combattre...?

GASPAR. — Avec, cependant, une petite différence entre vous et moi.

BOCCAGE. — Vous vous êtes introduit ici pour...

GASPAR, *imperturbable.* — Un nom. Entre vous et moi, voilà, il y a un nom et c'est là toute la différence! Pour ce nom je me ferais tuer et contre lui vous, vous tuez!

BOCCAGE. — Le nom de celui qui te donne ses ordres! Hein? c'est ça? Le chef d'une bande... Qui? *(Pas de réponse de Gaspar. Alors Boccage fait encore un pas vers lui.)* Ce nom! *(Mutisme et parfaite immobilité de Gaspar cependant que Pilar porte ses mains à sa tête dans un geste d'effroi. Boccage fait un deuxième pas en avant.)* Ce nom. *(Même jeu de Gaspar, alors Boccage, levant sa dague mais encore à une petite distance de Gaspar:)* Ce nom ou je... *(Mais Gaspar a bondi en avant, saisi le poignet qui tient la dague et le tordant, la fait lâcher celle-ci, qui tombe à terre. Boccage essaie de la reprendre mais Gaspar l'en empêche.)* Pablo!... *(Ils luttent tous les deux et Pilar en profite pour aller ramasser la dague. A ce moment Boccage envoie un coup*

de poing si violent dans l'estomac de Gaspar que celui-ci en est envoyé dans un coin de la pièce, se tenant le ventre à deux mains. Et aussitôt, Boccage se retournant vers Pilar:) Rends-moi cette dague.

PILAR. — Non. Jamais.

Alors, ivre de colère, il va à elle pour lui reprendre, mais elle met vivement sa main derrière son dos pour la lui soustraire.

BOCCAGE. — Pilar!

PILAR. — Jamais!

Il la prend brutalement par les épaules et avec une douceur apparente.

BOCCAGE. — Jamais? *(Et il lui donne, à toute volée, et du revers de la main, une première gifle. Gaspar essaie de revenir à lui et de bondir au secours de Pilar... mais il ne le fait que fort lentement, en se cramponnant aux meubles, en rampant presque. Pendant ce temps, Boccage avec une visible joie sadique, continue de gifler Pilar, une joue après l'autre et de toutes ses forces.)* Ah! On veut faire sa petite héroïne, on joue au grand amour et à souffrir pour un inconnu? Eh bien! vas-y, ma belle, souffre et sois stoïque!... Vierge et martyre!

PILAR. — Vous êtes un monstre!...

BOCCAGE. — Rends-moi cette dague et j'arrête.

PILAR. — Je ne veux pas que vous arrêtiez... Je veux aller... jusqu'au bout de la haine...

BOCCAGE. — Vicieuse!

PILAR. — Ce que vous aimez... votre seul plaisir, c'est le malheur des autres, votre pouvoir sur eux, votre puissance sur leur douleur, leur misère, leur humiliation!... Alors je veux aller une bonne fois jusqu'au fond de la haine en souffrant et en étant humiliée, bafouée autant que je pourrai le supporter... pour moi, oui, pour moi mais aussi... pour les autres!...

Gaspar, à ce moment, retrouve assez de force pour se redresser et bondir vers Pilar.

GASPAR. — Pilar!...

PILAR. — Laissez, Gaspar, je garde assez de force, soyez sans crainte, pour me venger!

Ce disant, elle tire la dague de derrière son dos et en frappe Boccage en pleine poitrine.

BOCCAGE. — Pilar!

GASPAR, *à voix presque basse.* — Pilar!...

Boccage vacille un moment comme un homme ivre, et s'écroule aux pieds de Pilar, qui le contemple, puis :

PILAR. — Vous avez déjà tué?

GASPAR. — Oui.

PILAR. — Avec haine?

GASPAR. — Et quelquefois sans.

PILAR. — Pour vous défendre?

GASPAR. — Non. Pour défendre la justice.

PILAR. — Quelle justice? *(Et comme il reste silencieux:)* Gaspar, qui êtes-vous? *(Il ne répond pas.)* Qui êtes-vous?

GASPAR. — Voulez-vous me forcer à mentir?

PILAR. — Si vous mentez, je vous croirai.

GASPAR. — Voilà pourquoi je préfère r taire.

PILAR. — Oui Gaspar, vous vous taisez. moi, j'écoute votre silence comme le s même de la vérité. Et s'il ne devait plus mais y avoir entre nous que ce silence-là, serait encore le plus beau lien... *(Elle le garde:)* N'est-ce pas?

GASPAR. — Peut-être. Je ne sais pas.

PILAR. — Si! Dites-le!

Mais il reste silencieux et elle se met pleurer en le regardant.

GASPAR, *étonné.* — Vous pleurez?

PILAR. — Vous me laissez toute seule. Av cette chose froide dans ma main...

GASPAR. — Lâchez-la. Lâchez cette dague.

PILAR. — Mais je ne peux pas! J'ai essa tout de suite après... et mes doigts n'ont p voulu s'ouvrir!

GASPAR — Je les y obligerai bien.

Il lui prend la main dont il écarte doigts serrés autour de la dague, pre l'arme qu'il glisse dans sa ceinture.

PILAR. — Qu'est-ce que vous faites?

GASPAR. — C'est moi qui ai tué le chef la Police.

PILAR. — Vous?

GASPAR. — Oui, moi.

PILAR. — Oh! ne pouvez-vous dire un m sans que ce mot soit un mensonge?

GASPAR. — Vous demandiez qui je sui Voyez : un menteur, si enraciné dans le me songe que pas un mot sortant de sa bouc ne sera l'expression de la vérité!

PILAR. — Seulement cette fois, contre to mon désir de vous croire, il y a ma main av le sang... Et ça, c'est trop réel, compren vous? Trop réel!

GASPAR. — Je ne cherche pas à vous faire croire, à vous! Ce sont les autres qu faudra convaincre. Vous m'accuserez...

PILAR, *le coupant.* — Certainement pas

GASPAR. — Vous leur direz que je me s enfui après avoir commis le meurtre...

PILAR, *le coupant à nouveau.* — Je ne di pas cela.

GASPAR. — Vous refusez de m'aider?

PILAR, *incompréhensive.* — Vous aider?

GASPAR. — Je me servirai de ce crime.

Pilar lui prend la tête dans ses mains, regardant « au fond des yeux » un m ment, puis :

PILAR. — Et pourtant je vois un au homme...

GASPAR. — Un autre homme?

PILAR. — Le mien. *(Et elle met sa tête co tre la poitrine de Gaspar qui regarde d'abo cette tête sans y toucher, puis posant sa m dessus se met à la caresser doucement.)* G par, racontez-moi quelque chose de vous, ju une toute petite chose si vous voulez, m qui soit vraie.

GASPAR, *hésite, puis.* — Mon nom est Gaspar Diaz, j'ai vingt-sept ans...

PILAR. — Gaspar Diaz... vingt-sept ans... Oui? *(Et comme il ne dit plus rien, elle insiste, avide:)* Et puis?

GASPAR, *après un petit temps.* — Vos cheveux...

PILAR, *surprise et déçue.* — Quoi, mes cheveux?

GASPAR. — Devant la maison de mon père il y avait un pré... Sur ce pré je m'étendais, l'été, la face contre l'herbe pour en respirer le parfum... Vos cheveux ont ce parfum.

Ce disant, il les respire avec bonheur.

PILAR. — Et ça, c'est vrai, n'est-ce pas...?

Elle s'écarte de lui pour mieux le voir.

GASPAR. — Maintenant je dois partir.

PILAR. — Partir... tous les deux?

GASPAR. — Seul.

PILAR. — Non?

GASPAR. — Prêtez-moi votre petite clé d'or. *(Et comme au lieu de la lui donner Pilar la serre au contraire contre sa poitrine:)* Je vous la rendrai, Pilar.

PILAR. — Quand?

GASPAR. — Demain, à midi, sous le porche de l'église Saint-Pierre.

PILAR. — A midi, sous le porche de l'église Saint-Pierre.

GASPAR. — Vous viendrez?

PILAR. — Je le jure!

GASPAR, *sourit.* — Il suffisait de dire oui.

PILAR, *de toute son âme.* — Alors oui Gaspar, oui!

GASPAR, *l'imitant.* — Alors je vous crois, Pilar, je vous crois! *(Ils vont pour rire tous les deux, comme deux enfants tout à coup, mais alors le souvenir et la vue du corps de Boccage arrêtent d'abord Pilar dans son élan, puis Gaspar et tous deux redeviennent graves et se regardent. Enfin, Gaspar tendant la main:)* La clé.

Pilar la tire de son corsage, la met dans la main tendue qu'elle ferme dessus et baise avec ferveur.

PILAR. — Dieu vous protège.

GASPAR. — Et qu'Il te garde, ainsi... toujours. *(Il s'éloigne à reculons jusqu'à la porte jardin devant laquelle il s'arrête.)* Attends un instant puis appelle au secours... Et puis jette-toi sur lui en feignant d'essayer de le ranimer. *(Et comme elle ne répond rien, toute tendue qu'elle est vers lui:)* Oui?

PILAR. — C'est « tu » que vous me dites, à présent?

GASPAR. — Il... me semble, oui.

PILAR, *timide.* — Pourquoi?

GASPAR. — Je ne sais pas.

PILAR. — Moi je sais.

GASPAR. — Au revoir.

PILAR. — Au revoir. *(Et il sort, brusquement. Pilar reste seule, elle essaie de se contenir, mais soudain éclate son cri:)* Gaspar! *(Elle court à la porte du jardin, mais au moment de se jeter sur la porte refermée, elle se vainc elle-même et c'est d'une voix contenue qu'elle parle, s'adressant à Gaspar qui est parti:)* Je t'aime. Et voilà pourquoi je te dis tu! Voilà la raison. Tu es comme un frère, tu es déjà comme moi-même, déjà comme mon amant, Gaspar, si près, si près malgré les pas qui nous séparent et nous séparent de plus en plus, qu'il ne peut plus y avoir de distance entre nous. Malgré tes pas qui marchent, qui courent peut-être...? Et aussi malgré mon ignorance de toi... Cette ignorance-là ne compte pas, car les autres qui savent qui tu es en réalité, ce sont eux qui ignorent qui tu es... en vérité et moi je sais cela! Je sais qui tu es en vérité! Et je suis la seule...

Mais elle est interrompue par l'irruption de Térésa par la porte-cour qui s'arrête sur le seuil devant le spectacle qui s'offre à ses yeux.

TÉRÉSA. — Sainte Vierge! *(Pilar s'est retournée. La mère et la fille sont face à face, séparées par le corps de Boccage.)* Qu'est-ce que c'est que ça? *(Pilar ne répond pas.)* Qu'est-ce que c'est que ça?

PILAR, *presque bas.* — Ça ne se voit pas?

TÉRÉSA, *hurlant toujours.* — Qui a fait ça?

PILAR. — M... *(se reprenant)* Lui. Le jeune homme. Il s'est enfui.

TÉRÉSA. — Et tu restes là, plantée?

PILAR. — Oui, il faut appeler au secours, à présent. Il faut appeler...

TÉRÉSA. — Au secours! Au secours!

Elle s'est tournée vers la porte-cour restée ouverte, sort même pour crier au secours à tous les vents et à pleins poumons.

PILAR, *seule.* — Et il va falloir me jeter sur le cadavre pour faire semblant... pour faire semblant... *(Elle va juste devant Boccage, le regarde de toute sa hauteur.)* Eh bien, je vais faire semblant, oui, contre vous, parce que vous êtes ma haine, et pour lui, parce qu'il est mon amour.

A ce moment on entend qu'arrivent des gens. Alors Pilar se laisse tomber à genoux tout contre le cadavre, et à l'instant où Pablo paraît sur le seuil de la porte-cour, elle se jette sur Boccage en jouant la comédie de la « veuve éplorée » et cependant que tombe rapidement le

RIDEAU

ACTE III

Une cave, sous la voûte de laquelle les larges marches d'un escalier disparaissent, en biais, dans la coulis Au fond : une longue et étroite table et des chaises, face au public. Avant-scène cour les quelques premièr marches d'un étroit escalier en spirale qui disparaît, lui aussi, dans la coulisse. Au centre même de la scè une petite estrade carrée sur laquelle est un haut pupitre. Toute la cave est plongée dans l'obscurité, à pa les deux escaliers. Celui du côté jardin est vaguement éclairé et celui de l'avant-scène cour l'est viv ment ainsi que le « pied » de sa première marche, qui reçoit la lumière éclatante du jour, sans doute p une ouverture sur l'extérieur auquel il aboutit.

Au lever du rideau on ne distingue, en fait de personnage, qu'une ombre immobile, adossée au cadre de scène. Mais l'ombre se redresse à un bruit de pas sur l'escalier... C'est Pedrito qui arrive dans le cercle de lumière... va entrer dans la partie obscure, mais alors l'ombre bouge et Pedrito s'arrête pile.

PEDRITO. — Hein?... Qui? Qui est là? *(Pas de réponse. L'ombre s'esquive vers l'escalier sous la voûte. Pedrito bondit.)* Hé là, arrêtez! Qui êtes-vous... Mais qui êtes-vous? Pourquoi fuyez-vous?... *(Pedrito s'arrête au pied de l'escalier.)* Luis?... C'est Luis Erlando?... Réponds!! *(Mais l'ombre a disparu. Pedrito au comble de l'étonnement pour lui-même:)* Luis?... Mais... Mais pourquoi? *(Et il revient pensif, au centre de la scène... puis, au moyen d'une petite bougie allumée dont il tient le bougeoir depuis son entrée en scène, il se met à allumer les cierges des chandeliers posés sur la table, sur le haut pupitre... Mais c'est alors qu'arrive Gaspar par le même escalier en spirale, dans la vive lumière du jour.)* Salut, Gaspar!

GASPAR. — Je ne te vois pas encore mais salut quand même, Pedrito.

PEDRITO. — Tu vas me voir, rassure-toi! A partir de maintenant je ne te quitterai p d'une semelle!

GASPAR. — Ordre d'Oliverio Spanza?

PEDRITO — Oh! non, qu'est-ce que penses? Pas un ordre. Une permission... acco dée.

GASPAR. — Eh! bien j'en suis content, P dro.

PEDRITO. — Vrai? *(Silence, Gaspar s'appr che de la zone obscure mais n'y entre pas* Tu restes là?

GASPAR. — Cette obscurité m'impressionn

PEDRITO. — A propos... Luis Erlando, tu connais, n'est-ce pas?

GASPAR. — Vaguement.

PEDRITO. — De quelle confrérie est-il?

GASPAR, *souriant, étonné.* — Mais... Qu'est- que ce Luis Erlando a à voir, ici, en ce m ment?

PEDRITO. — C'est ce que j'aimerais savoir, veux dire : j'aimerais savoir qui lui donne l ordres auxquels il obéit.

GASPAR. — Luis est un errant...

PEDRITO. — Zaccar, non?

GASPAR. — J'allais te proposer Spanza, vois! *(Pedrito reste silencieux. Gaspar, apr un petit temps:)* Pourquoi?

PEDRITO. — Pour rien, une idée comme ç

et une idée fausse bien certainement... *(Sur ce il allume sa dernière chandelle. Alors Gaspar va s'asseoir, sans insister davantage, sur la première marche du petit escalier en spirale.)* Gaspar...

GASPAR. — Oui?

PEDRITO. — Tu as remarqué, la ville est étrange, aujourd'hui.

GASPAR. — Elle s'est transformée en souricière.

PEDRITO. — En souricière?

GASPAR. — Toutes ses forces de police déployées! Déployées... en secret, en cachette! mais déployées tout de même.

PEDRITO. — Pour... pour nous, tu crois?

GASPAR. — Pas pour nous, pour moi.

PEDRITO. — Qu'est-ce que tu chantes?

GASPAR. — Rien.

PEDRITO. — Comment rien? Tu prétends que Coïmbre s'est subitement bardée de fer en ton honneur à toi tout seul et puis après tu dis que ce n'est rien...?

GASPAR, *agacé.* — Oh! Quel questionneur tu fais toujours!

PEDRITO. — Mais c'est parce que... enfin, tu te rends compte de ce que tu viens de me dire?

GASPAR. — J'ai eu tort, là.

PEDRITO. — Ce n'était pas vrai?

GASPAR. — Ecoute, Pedrito... tout à l'heure, tu apprendras tout à l'heure. Chaque chose en son temps.

PEDRITO. — Bien. Je ne suis pas digne de tes confidences.

Il boude.

GASPAR. — Tu ne me parles plus?

PEDRITO. — Si.

Mais il se tait toujours.

GASPAR. — Alors, je dois être sourd.

PEDRITO, *de mauvaise grâce.* — Comment vas-tu? *(Gaspar se met à sourire. Pedrito s'énervant:)* Dis, comment te sens-tu?

GASPAR, *relevant la tête.* — Comme je ne me suis jamais senti.

PEDRITO. — Bien ou mal?

GASPAR. — Ni l'un ni l'autre. Et pourtant les deux ensemble.

PEDRITO. — C'est une devinette?

GASPAR. — Une énigme.

PEDRITO, *se déridant.* — Je pourrais peut-être t'aider à en trouver la solution?

GASPAR. — Peut-être... Entre cette minute présente et celle où je remonterai ce petit escalier, vers la liberté!

PEDRITO. — La liberté? Veux-tu dire que tu as cessé d'être libre, en arrivant ici?

GASPAR. — Non, je le suis, entièrement, tu as raison.

PEDRITO. — Je t'aide déjà, tu vois.

GASPAR. — Mais oui, Pedro.

PEDRITO. — Et si je peux t'aider comme ça, c'est parce que maintenant, je sais.

GASPAR. — Qu'est-ce que tu sais?

PEDRITO. — Eh bien, pourquoi Oliverio Spanza t'a fait venir hier, pourquoi tu es là, aujourd'hui et ce que tu vas faire...

GASPAR. — Le sais-tu exactement?

PEDRITO. — Exactement!

GASPAR. — Tu es donc le confident de Spanza?

PEDRITO, *baissant la tête.* — Oh! non.

GASPAR. — Alors comment?

PEDRITO. — J'ai, ce matin... surpris une conversation entre deux du Cenáculo...

GASPAR. — Tu fais des progrès!

PEDRITO. — Pardonne-moi, Gaspar! S'il s'était agi de quelqu'un d'autre je n'aurais pas écouté, mais quand j'ai entendu ton nom...

GASPAR. — Ainsi tu as appris que je vais mentir *(Soudain dur:)* Je vais mentir, nous sommes d'accord?

PEDRITO. — Mais cette fois je comprends!

GASPAR. — Parce que cette fois, c'est contre Zaccar?

PEDRITO. — Et même je t'admire! car je suis sûr que malgré tout ce qu'on t'a raconté sur lui, tu continues à l'aimer.

GASPAR. — Aimer! Tu n'as que ce mot à la bouche!

PEDRITO. — Et Jésus? Il ne l'avait pas toujours à la bouche, peut-être? Et il n'en était ni honteux ni paralysé que je sache!

GASPAR. — Ecoute, Pedrito! dès cette seconde et si tu veux vraiment m'aider, je te demande de croire, totalement, sans l'ombre d'une arrière-pensée... de croire ceci! Zaccar, et l'affection que j'ai pu avoir pour lui ne sont pas en cause! Je les ai oubliés! Je m'en suis dépouillé. N'a plus de valeur — valeur d'un pion sur un échiquier! — qu'un nom, et peu m'importe s'il se trouve que ce nom est Zaccar, homonyme de mon maître!

PEDRITO. — Moi, je ne pourrais pas. Jamais je ne séparerai le nom de... celui qui le porte!

GASPAR. — Aussi n'est-ce pas à toi que l'on fait appel en pareil cas.

PEDRITO. — C'est vrai. *(Il s'assied à côté de son ami, sur la marche de l'escalier en spirale.)* Mais alors, cette énigme dont tu parlais? Il n'y a plus de problème!

GASPAR. — Au-delà de l'amour, Pedro.

PÉDRITO. — Mais, à la fin, qu'y a-t-il au-delà de l'amour?

GASPAR. — L'homme tout seul est obligé de regarder ses actes au-dedans de lui comme s'ils étaient au-dehors de lui.

PEDRITO. — Çà s'appelle la conscience, non? *(Gaspar le regarde sans répondre, avec une sorte d'étonnement.)* Mais justement, hier, tu disais que c'était fini pour toi, la conscience! Tu disais qu'elle t'avait servi et puis qu'elle s'était endormie en toi... et moi je disais alors qu'elle avait dû mourir en toi, sans que tu t'en aperçoives. *(Et comme Gaspar ne dit rien:)* Tu te souviens?

GASPAR. — Hier?... Cela semble si loin!...

PEDRITO. — Hier c'est loin?

GASPAR. — Une nuit m'en sépare!

PEDRITO. — Chez le fiscal Boccage!

GASPAR. — Tu es bien renseigné, mes compliments.

PEDRITO. — Raconte!

GASPAR, *très sec.* — Il n'y a rien à raconter, j'ai suivi les instructions, voilà tout.

PEDRITO. — Elle est belle?

GASPAR. — Qui?

PEDRITO. — Sa maîtresse. On dit qu'elle est très belle.

GASPAR. — Je... crois, oui.

PEDRITO. — Tu ne l'as pas regardée?

GASPAR. — Si.

PEDRITO. — Alors, tu n'es pas bavard!

GASPAR. — Je l'ai regardée, Pedrito! Que te faut-il de plus?

PEDRITO. — Mais que tu me donnes ton avis!

GASPAR. — Elle est jeune et belle.

PEDRITO. — Tu en es amoureux?

GASPAR. — Non!

PEDRITO. — Tu le nies bien vite.

GASPAR. — Parce que je suis sûr de ne pas l'être!

PEDRITO. — Ne te mets pas en colère.

GASPAR. — Je ne me mets pas en colère.

PEDRITO. — Mais si.

GASPAR. — Et pourquoi me mettrais-je en colère, s'il te plaît? Il n'y aurait pas de raison...

PEDRITO. — Une raison. Excellente. Parce que tu mens.

GASPAR. — Parce que... *(Il éclate de rire.)* Mais je mens tout le temps, voyons, Pedrito!

PEDRITO. — Aux autres. Mais à toi? *(Gaspar reste sans réponse, regardant son ami avec étonnement. Pedrito, avec un brin de mélancolie:)* Ainsi, te voilà amoureux...?

GASPAR. — Non, je te dis! *(Puis se reprenant, en s'efforçant au calme:)* Non. *(Silence de Pedrito.)* D'ailleurs...

PEDRITO. — D'ailleurs?

GASPAR. — Rien.

PEDRITO. — Que t'a-t-elle fait?

GASPAR. — Faux-bond, si tu veux le savoir! Failli à sa promesse, renié sa parole! Joué un rôle, le rôle de la femme qu'elle n'est pas, qu'elle ne sera jamais!

PEDRITO. — Quelle femme?

GASPAR. — Mieux qu'une femme, une vérité. Entière. Une preuve.

PEDRITO. — Une preuve?

GASPAR. — Oui, pour moi elle était comme une preuve.

PEDRITO. — Mais une preuve de quoi?

GASPAR. — De la sauvegarde d'un certain petit noyau que je croyais desséché, inutile... que je crois à nouveau desséché et inutile!

PEDRITO. — Que t'a-t-elle fait, Gaspar?

GASPAR. — Elle n'est pas venue au rendez-vous que je lui avais fixé.

PEDRITO. — Tu m'en diras tant!

GASPAR. — Et c'est très bien ainsi! J'avais été stupide.

PEDRITO. — Très bien ainsi, mais oui! Je suis même sûr que tu es content, non?

GASPAR. — Ni content, ni mécontent, délié, indépendant comme autrefois, comme toujours...

PEDRITO. — T'avait-elle déjà asservi?

GASPAR. — Elle m'obligeait...

PEDRITO. — Je t'écoute.

GASPAR. — Non, assez parlé d'elle. *(S'avançant soudain jusqu'à la limite de la lumière et regardant vers l'obscurité de la scène.)* Cette petite estrade, dis-moi, cette petite estrade, là, dans l'ombre.

PEDRITO, *l'interrompant non sans sécheresse.* — C'est celle où tu vas monter tout à l'heure?

GASPAR. — Oui, oui...

PEDRITO, *il hésite, puis avec une certaine violence.* — Un autre y montera avant toi.

GASPAR, *se retourne d'un seul mouvement.* — Quoi?

PEDRITO. — Un autre témoin.

GASPAR. — Contre Zaccar.

PEDRITO. — Contre... un pion sur l'échiquier. Contre un nom : Zaccar, homonyme de ton maître.

GASPAR. — Mais un témoignage... enfin, un témoignage sincère ou bien...

PEDRITO. — Ou bien un mensonge?... Pour toi, Gaspar, où est la différence? *(Gaspar le regarde, va répondre mais y renonçant se tourne à nouveau vers l'obscurité de la scène où il pénètre maintenant, allant à la petite estrade sur laquelle il monte. Pedrito se lève avec une certaine inquiétude et haussant le ton, comme pour traverser le « mur » d'ombre qui les sépare:)* Qu'est-ce que tu fais?

GASPAR. — J'essaie l'estrade, Pedrito. Elle est solide. *(Avec ironie:)* Elle ne faillira pas sous mes pieds!

PEDRITO. — Pas plus que tes pieds ne failliront sous tes paroles, Gaspar.

GASPAR. — Encore la trace d'un reproche dans ta voix, petit frère! Ne m'avais-tu pas dit que, cette fois, tu m'approuvais?

PEDRITO, *sec.* — Mais oui.

Tout petit temps de silence. Gaspar fait, des yeux, le tour de la salle autour de lui.

GASPAR. — Là, sur ces marches, les trente-six membres du Gráo Conselho... Et derrière cette table : ceux du Cenáculo... c'est çà?

PEDRITO, *de mauvaise humeur.* — A croire que tu viens ici pour la première fois!

GASPAR. — Et sur ce pupitre : le livre saint sur lequel il faudra poser la main et jurer.

A ce moment, sur les marches du large escalier côté jardin, sous la voûte, paraît Olivério Spanza.

SPANZA, *à Gaspar.* — Vous répétez? *(Descendant vers lui:)* C'est bien. On n'est jamais assez sûr de son personnage. *(A Pedrito:)* Pedrito, va chercher Ramondo qui attend sur la place. *(Pedrito s'incline et sort par l'escalier en spirale. Spanza, à Gaspar:)* Il m'a demandé la faveur de vous assister pendant cette séance.

GASPAR. — Oui, il me l'a dit.

SPANZA. — Il dit tout, n'est-ce pas?

GASPAR. — Oui.

SPANZA. — Ne le méprisez-vous pas un peu?

GASPAR. — Je ne pense pas.

SPANZA. — Il m'avait semblé. *(Un temps.)* Ainsi vous voilà?... J'étais certain que vous viendriez.

GASPAR. — Alors, pourquoi paraître étonné de me voir?

SPANZA. — Je ne m'étonne pas. Je constate et j'approuve! Si vous préférez j'applaudis! Là, êtes-vous satisfait?

GASPAR. — Doit-on donner plus de valeur à une action parce qu'elle est applaudie?

SPANZA. — Certains le font.

GASPAR. — Je ne suis pas de ceux-là.

SPANZA. — Au fait, qui êtes-vous?

GASPAR. — Vous aussi?

SPANZA. — Quoi, moi aussi?

GASPAR, *se reprenant.* — Je ne suis que ce que chacun est sur terre. Un orphelin, en fin de compte.

SPANZA. — Je vous avais prévenu que vous vous sentiriez seul.

GASPAR. — Mais je ne m'en plains pas.

SPANZA. — Alors... parfait! Parfait... Ah! tiens, voici votre confrère. *(En effet paraît le témoin conduit par Pedrito dans l'escalier en spirale. Il semble ébloui, cherchant à voir et ne voyant évidemment rien tout d'abord. Aussi est-il surpris quand il entend la voix de Spanza sortant de l'obscurité.)* Approchez, Ramondo, n'ayez pas peur. *(Ramondo obéit, mais avec méfiance, et s'arrête devant Spanza, gauche et mal à l'aise.)* Bonjour.

RAMONDO, *accent rustre.* — Bonjour! Ben vous savez, faut que j'aye voulu vous faire plaisir! C'est pas tenable de circuler dans les rues, aujourd'hui! Y zon beau êt'déguisés en honnêtes gens, on r'niffle les sbires à plein nez!

SPANZA, *soucieux.* — Oui, j'ai vu.

RAMONDO. — C'est après nous qu'y z'en ont?

SPANZA. — Sûrement non, soyez sans inquiétude. *(Changeant de ton brusquement:)* Mais dites-moi, Ramondo, ce n'est pas pour me faire plaisir que vous êtes là.

RAMONDO. — Ah non?

SPANZA. — C'est pour témoigner.

RAMONDO. — Ben oui, naturellement...

SPANZA, *appuyant.* — Vous vous souvenez bien?

RAMONDO. — De quoi? De ce que je vais avoir à dire?

SPANZA. — De ce qui s'est passé, Ramondo!

RAMONDO, *incompréhensif.* — Ce qui s'est passé?

SPANZA. — On vous le demandera dans un instant et vous...

RAMONDO. — Moi?

SPANZA. — Vous devrez répondre.

RAMONDO. — Dame!

SPANZA. — Prêter serment en votre âme et conscience que vous allez dire la vérité...

RAMONDO. — Enfin, la vérité...

SPANZA. — Rassembler vos souvenirs et les exposer calmement, froidement, sans hésiter.

RAMONDO. — Mes souvenirs? A moi?

SPANZA, *sec.* — Les avez-vous perdus?

RAMONDO. — Non, non... Mais j'aimerais savoir desquels, au juste, que vous parlez... Vous comprenez, j'voudrais pas faire d'erreur..

SPANZA. — Il s'agit de ceux que j'aidais, hier soir, à réintégrer votre mémoire un peu... défaillante, à ce qu'il semble.

RAMONDO, *soulagé.* — Bon! J'm'y retrouve!

SPANZA. — Donc nous sommes d'accord?

RAMONDO. — On ne peut mieux!

SPANZA. — Fort bien. *(A Gaspar et Ramondo:)* A tout à l'heure, messieurs, la Sainte Ligue compte sur vous et vous saura gré d'avoir placé son salut plus haut que votre... votre tranquillité.

Il fait un geste rapide de bénédiction. Les trois hommes mettent un genou en terre, puis Spanza s'en va, en remontant le large escalier, sous la voûte. Les trois hommes se relèvent. Ramondo regarde Gaspar.

RAMONDO. — Vous êtes l'autre témoin?

GASPAR. — Oui.

RAMONDO. — Vous étiez aussi sous les ordres de Zaccar?

GASPAR. — Aussi?

RAMONDO. — Dame!

GASPAR. — Je ne vous connais pas. Je ne vous ai jamais rencontré.

RAMONDO. — Il n'y avait pas fort longtemps... et peut-être que j'étais trop peu gradé!... Un obscur, voilà c' que j'étais.

GASPAR. — Et maintenant, après avoir déposé, quand vous sortirez d'ici, où irez-vous?

RAMONDO. — Eh! bien...

GASPAR. — Quel sera votre nouveau maître?

RAMONDO. — Mais dites donc! Si c'était mon tour de poser des questions, hein? Et vous, quel sera votre nouveau maître? *(Silence de Gaspar.)* Ah! Vous ne répondez pas!

GASPAR, *constatant.* — Parce que je ne me le suis pas encore demandé à moi-même.

RAMONDO. — Oh que si, vous vous l'êtes demandé! et vous êtes plus hypocrite que moi si vous n'avouez pas que c'est Oliverio Spanza, tout simplement, votre futur maître!

PEDRITO. — Attention! Les voilà!

En effet, voici sur les marches de l'escalier sous la voûte, côté jardin, accompagnés d'un certain cérémonial, précédés par des porteurs de hauts chandeliers, les membres du Cenáculo, d'abord avec Spanza en tête, puis les trente-six frères du Gráo-Conselho dont on ne verra que quelques hommes parmi ceux-ci car ils s'asseoient sur les marmêmes de l'escalier, au fur et à mesure de leur arrivée, comme sur des gradins et comme l'escalier disparaît rapidement — à nos yeux — sous la voûte, ceux qui seront censé être assis sur les marches supérieures nous demeureront invisibles. Les membres du Cenáculo, eux, vont prendre place derrière la longue table, Spanza reste debout devant celle-ci.

Pendant cette « installation », et après une salutation assez prolongée, Gaspar rejoint son coin de lumière, s'asseoit sur la première marche de l'escalier en spirale qui le cache un peu aux yeux du Cenáculo. Pedrito l'imitant, et Ramondo restant comme cloué par le spectacle à la même place, c'est-à-dire entre l'ombre et la lumière.

A partir de maintenant Gaspar s'entretiendra avec Pedrito sur un ton de confidence mais cet entretien, puisqu'il aura lieu à l'avant-scène cour et dans la vive lumière du jour, est notre premier plan d'intérêt. Tout ce qui a lieu sur le reste de la scène, éclairé par la lumière des chandelles est notre

deuxième plan. Pour l'instant il règne en ce deuxième plan une confusion de bruits, un brouhaha de conversations comme ceux qu'on peut entendre avant qu'une séance soit ouverte. Pendant ce temps:

GASPAR. — Il fait très chaud, tu ne trouves pas?

PEDRITO. — Si.

GASPAR. — On étouffe *(Pedrito ne répond pas.)* Peut-être aussi est-ce parce que nous sommes, d'un coup, si nombreux...?

PEDRITO. — Sans doute.

GASPAR. — Et plus que le nombre...

Il n'achève pas, car il vient de se retourner vers le fond.

PEDRITO. — Plus que le nombre?

GASPAR. — Dis-moi, Pedrito, cette chaise vide là, derrière la table, au milieu?

PEDRITO. — Pourquoi le demandes-tu? C'est celle de Zaccar et tu ne l'ignores pas.

GASPAR. — Ah oui...

PEDRITO. — Plus que le nombre, tu disais?

GASPAR. — Le poids. *(Pedrito le regarde sans comprendre.)* Tout cela est sérieux, Pédro.

PEDRITO. — Bien sûr!

GASPAR. — Le poids de la gravité, mes épaules le ressentent. Je viens d'en être chargé, quand ils descendaient, tout pesants d'attente et du sentiment de leur devoir... et il n'est plus, maintenant, pour m'en alléger, que ma voix, que ma parole, qui partira de moi tout à l'heure, pour se poser sur leurs épaules à eux, calmer leur attente, leur rendre, à eux, leur poids de devoir...

PEDRITO. — Ta voix et tes paroles viennent déjà à moi, Gaspar, se posent sur moi, je te jure, et pas si légèrement! Est-ce que cela ne te fait pas un peu de bien?

Mais à ce moment le son d'une petite clochette d'argent retentit et le doyen du Cenáculo se lève. Le silence se fait.

LE DOYEN. — Mes frères, le Cenáculo dont je suis le doyen d'âge, vous a réunis ici, aujourd'hui, après avoir tiré au sort parmi tous les noms de tous les frères des diverses confréries qui constituent la Sainte-Ligue au Portugal, vos trente-six noms à vous, afin, non seulement de vous faire connaître l'événement nouveau qui menace la vie même de notre Ligue, mais aussi d'obtenir de votre jugement que, par avance, nous savons loyal, la résolution qui s'impose.

Les hommes assis sur les larges marches approuvent gravement de la tête et en silence.

GASPAR. — Regarde-les, comme ils écoutent!

PEDRITO. — Qui?

GASPAR. — Oh! pas ceux de Cenáculo, bien sûr, ils connaissent le discours par cœur... Non, ceux-là, qui l'entendent pour la première fois... ceux-là qui sont venus ici avec leur grande loyauté pour tout bagage...

LE DOYEN, *parlant plus lentement, cherchant ses mots.* — Cet événement survenu il y a quelques jours seulement et qui menace, je le répète, notre très Sainte Ligue dans son existence même... est le fait de...

GASPAR. — Qu'est-ce qu'il a? Peur? *(Se tournant vers Pedrito:)* Peur, tu crois?

LE DOYEN. — ... Le fait de notre Capitão à tous, de Zaccar!

Murmures étonnés, interrogatifs, chez les frères.

GASPAR. — Ils ne comprennent pas encore.

LE DOYEN. — Le Cenáculo, par divers recoupements, s'est rendu compte...

GASPAR. — Attention! Ils vont comprendre!

LE DOYEN. — ... S'est rendu compte, sans l'ombre d'un doute, que le Capitão menait avec Pombal, des tractations coupables!

Murmures de stupeur.

LE DOYEN, *vite.* — Ainsi découvert et pressé par nous de se démettre de ses fonctions, Zaccar a refusé. Et ce matin, il s'est enfui de Coïmbre pour se cacher quelque part dans la montagne.

GASPAR. — Pourquoi ne leur dit-il pas où? N'ont-ils pas le droit...

LE DOYEN. — Vous êtes ici afin que le Cenáculo vous donne les preuves de la trahison de Zaccar et vous demande d'approuver et de ratifier son exclusion du sein de la Sainte Ligue.

Il se rassied, en s'épongeant le front.

GASPAR. — Est-ce seulement la chaleur qui l'a rendu si rouge? A croire qu'il revient d'une longue marche, en plein soleil... Non, c'est la peur.

PEDRITO. — La peur de qui à la fin? Pas de ces hommes-là, devant lui, tout de même!

GASPAR. — Peut-être la peur de leur bonne foi. *(Au silence total presque anormal qui a suivi immédiatement le discours du doyen, succède un remous parmi les trente-six frères, et soudain l'un d'eux se lève:)* Ne le reconnais-tu pas, celui-ci, Pedrito?

PEDRITO. — Oui, bien sûr, c'est l'ancien curé de São Marcos.

LE CURÉ DE SAO MARCOS. — Le Cenáculo ne s'étonnera ni ne se choquera pas de notre... *(Il regarde tous ses frères autour de lui, puis:)* consternation!... Ce matin encore nous ne parlions de... du Capitão qu'en l'appelant « Notre » Capitão et depuis huit ans nous lui obéissons avec amour... oui, oui, et nous l'admirions!... Il savait mener la lutte contre Pombal avec une rigueur... une rigueur qui s'accorde si mal maintenant avec... ce que vous nous apprenez et qui nous confond... Il était si fort contre Pombal et si fort pour la justice et la vérité de Dieu que... enfin que... *(Il se tourne vers ses compagnons avec désespoir comme pour leur demander de l'aide, puis s'adressant à nouveau au Cenáculo:)* Bref, nous espérons que le Cenáculo n'a pas agi avec légèreté. Nous serions... *(Et soudain avec force:)* Nous serions humiliés, voilà!... Et nous vous prévenons que nous nous montrerons difficiles sur les preuves que vous allez nous fournir...

Il attend une seconde, debout, face au Cenáculo, comme s'il n'avait pas terminé... mais il s'assied soudain, parce qu'il s'aperçoit qu'il a tout dit. Petit silence.

GASPAR. — Il a dit : « humiliés », et c'était juste ce qu'il pensait et ce que tous, autour de lui, pensaient, d'un seul cœur!... Humiliés, bafoués dans leur confiance.

Enfin le doyen se lève péniblement, mais Spanza s'avance à ce moment, pour répondre et le doyen se rassied comme le vieil homme fatigué qu'il est.

SPANZA, *sur un ton ironique.* — Le Cenáculo ne s'étonne ni ne se choque de votre « consternation », mes frères, mais il doit pourtant avouer qu'il s'attendait de votre part à plus de... crédulité à son endroit! Il lui semblait se rappeler qu'il vous avait, en maintes occasions, montré suffisamment son dévouement à la Sainte Ligue pour n'être pas, aujourd'hui par vous soupçonné de légèreté ni d'avoir entrepris une action si... énorme, sans de très graves raisons!

Un temps.

GASPAR, *toujours sur le ton confidence.* — Oliverio Spanza est un homme habile.

SPANZA. — Vous aurez toutes les preuves nécessaires... mais si nous n'avions pas jugé opportun de vous les fournir, vous auriez dû vous contenter de nos affirmations! *(Agitation parmi les trente-six frères.)* Car de deux choses l'une : ou bien le Cenáculo a votre confiance ou bien il ne l'a pas? S'il ne l'a pas, destituez-nous, sans hésiter, c'est votre droit absolu!... *(Plus doux:)* S'il l'a, au contraire, cela signifie que vous êtes pleinement conscients que nous ne ferions jamais rien que l'avenir ne doive justifier. *(Elevant à nouveau la voix:)* Et dans ce cas comment ne pas tenir les doutes du frère qui vient d'intervenir pour injurieux envers nous et même... et même frôlant d'un peu trop près l'indiscipline!

Pause. Le frère ainsi blâmé paraît confus.

GASPAR. — Il les domine tous.

PEDRITO. — Il est le maître!

GASPAR. — Il ne les domine pas de cette façon...

SPANZA. — Ceci dit — car il fallait le dire — je répète que les preuves que vous attendez vont vous être données; à l'instant même... bien qu'à mon avis il y en ait une, évidente et que vous avez tous pu voir de vos propres yeux, dans cette ville en armes... justement aujourd'hui! le jour du jugement de Zaccar dont il a pu, seul, être informé et... informer l'ennemi!

GASPAR. — Tous les moyens, tous les moyens...

PEDRITO. — Comment?

Mais Spanza s'est retourné pour faire signe au doyen.

LE DOYEN, *qui se lève à demi pour appeler.* — Ferdinand Ramondo! *(Ramondo s'avance, le doyen lui désigne la petite estrade sur le pupitre de laquelle, tout à l'heure, un « servant » a posé un gros livre doré. Ramondo monte sur l'estrade...)* Posez la main sur le livre et prêtez le serment de vérité.

RAMONDO, *il pose la main sur le livre.* — Ce que je vais dire est la vérité, je le jure.

Il retire la main, vivement, un peu comme si elle se brûlait.

LE DOYEN. — Mes frères, voici Ferdinand Ramondo qui va vous raconter...

SPANZA, *coupant.* — Ferdinand Ramondo est l'un des très rares rescapés de la terrible affaire des cent quatre-vingts arrestations. Vous vous la rappelez, n'est-ce pas, elle n'est pas si vieille et elle a fait, j'en suis sûr, à vos cœurs une si profonde blessure que le sang n'est pas prêt à s'en tarir! Qu'il me suffise donc de vous en donner ce bref résumé : le huit mars, à minuit, alors qu'elles s'étaient réunies en séance secrète dans la cave de la rue Haute, trois de nos Confréries furent attaquées par une bande de gens d'armes de Boccage, c'est-à-dire de Pombal qui arrêtèrent et emprisonnèrent cent quatre-vingts frères et en pendirent trois... *(Brusquement:)* Maintenant, à vous Ramondo.

LE DOYEN. — Nous vous écoutons.

RAMONDO. — Eh bien voilà, je... j'étais là, dans la cave de la rue Haute ainsi que vous avez dit, avec les autres... On v'nait à peine de s'asseoir sur les bancs quand des hommes d'armes font leur entrée, comme un vrai raz-de-marée! On en est tous ahuris, submergés, anéantis... anéantis est le mot! pour ma part, c'est d'la main d'un grand escogriffe qui fonce sur moi... que j'reçois cet... anéantissement! J' me sens, d'un coup transporté dans un drôle de monde, noir et qui bourdonne, qui bourdonne... et puis je m'réveille — si on peut dire! — plutôt, je me mets à partir — c'est çà : à partir dans la douleur et une douleur si violente que rien que d'y repenser... *(Il met ses mains à sa mâchoire)* y m' semble que la r'voilà!

LE DOYEN. — Avez-vous parlé en revenant à vous? Car, n'est-ce pas, c'était pour vous faire parler...?

RAMONDO. — Pas un mot! Et le moyen de le faire, s'il vous plaît, avec six dents cassées et du sang plein la bouche?

LE DOYEN. — Ils vous ont, de nouveau, euh... menacé?

RAMONDO. — Si les gifles sont des menaces, alors qu'est-ce qu'y m'ont menacé! En long, en large et en travers!

LE DOYEN. — Ils voulaient savoir...?

RAMONDO. — Tout, bien sûr! Z'étaient transformés en moulins à questions : et comme j'répondais pas plus à l'une qu'à l'autre, au bout d'un moment... « Idiot »... « P'isque t'es vendu! »... « J'suis... quoi? » « Ah! T'as r'trouvé ta langue, hein? Vendu! v'là c'que t'es, vendu et archi-vendu! » qu'ils me hurlaient dans les oreilles.... « Par... par qui? » que j'ai enfin pu d'mander...

SPANZA. — Oui. Par qui?

RAMONDO. — « Par ton chef », qu'ils m'ont dit.

LE DOYEN. — Ce sont... leurs propres paroles, Ferdinand Ramondo, vous êtes certain?

RAMONDO. — « Par-ton-chef ».

SPANZA. — Et le nom de votre chef, s'il vous plaît, Ferdinand Ramondo? *(Ramondo hésite, regarde Spanza, mais alors, celui-ci:)* Regardez les jurés et répondez!

RAMONDO, *obéissant.* — Mon chef, c'était le Capitão Zaccar.

Silence stupéfait. Tous restent immobiles, comme pétrifiés.

GASPAR, *toujours sur le ton confidence.* — Et voilà! Pas plus difficile que çà!

RAMONDO. — Est-ce que, maintenant, je peux m'en aller?

LE DOYEN. — Allez, Ramondo.

RAMONDO. — Merci. Merci bien... *(Il s'en va... Pedrito et Gaspar s'écartent pour le laisser passer par l'escalier étroit.)* Quelle chaleur, hein?

GASPAR. — Non, plus maintenant. Maintenant il fait frais.

RAMONDO. — Attendez d'être sur la sellette et vous verrez s'il y fait frais!

Il monte l'escalier en spirale.

SPANZA, *s'avançant vers les frères.* — Eh bien! mes frères...? *(Tous se regardent, personne ne bronche.)* Venons-nous de vous donner une preuve « nécessaire » et « suffisante »?

GASPAR, *constatant.* — Il les méprise.

PEDRITO. — Quoi?

GASPAR. — Il les appelle mes frères, mais il ne les aime pas.

SPANZA. — Non? Vous ne semblez pas tout à fait convaincus.

GASPAR. — C'est un ambitieux.

PEDRITO. — Mais...

GASPAR, *que cette idée fait sourire.* — Comme Pombal, en somme.

PEDRITO. — Tu dis ça en riant!

GASPAR. — Je constate, c'est tout.

PEDRITO. — Mais si tu pensais vraiment ça...

GASPAR. — Si je pensais quoi?

PEDRITO. — Au sujet de Spanza... Le même homme que Pombal, tu dis...

GASPAR. — Reste à savoir si Pombal trompe ceux de son propre camp!

PEDRITO. — Gaspar!

GASPAR. — Et s'il le fait c'est parce qu'il est Pombal...

LE DOYEN, *se levant à demi.* — Gaspar Diaz.

GASPAR, *poursuivant sa pensée.* — Et s'il le fait, voilà justement l'une des raisons pour quoi la Sainte Ligue le combat.

SPANZA. — Gaspar Diaz!

PEDRITO, *secouant son ami.* — Gaspar!

Gaspar se retourne.

SPANZA. — Si nous pouvons nous permettre de vous arracher à vos pensées...

LE DOYEN. — Venez témoigner, monsieur.

Gaspar se retourne vers Pedrito.

PEDRITO, *dans un souffle.* — Réfléchis, Gaspar!

GASPAR. — Mais c'est tout réfléchi, Pedrito! Depuis longtemps!

PEDRITO. — Malgré ce que tu penses à présent, tu vas quand même...?

GASPAR, *sourit.* — Quand même, oui.

Sur ce, il se retourne et va à l'estrade.

LE DOYEN. — Prêtez serment.

GASPAR, *posant la main sur le livre.* — Ce que je vais dire...

LE DOYEN. — Est-la-vérité...

Gaspar regarde Spanza.

SPANZA. — Eh bien, monsieur?

GASPAR, *toujours le regard posé sur Spanza.* — Ce que je vais dire est la vérité.

LE DOYEN. — Jurez-le.

GASPAR. — Je le jure. *(Il se tourne enfin vers les trente-six membres du Grand Conseil.)* Etes-vous prêts à me croire?

SPANZA. — Monsieur...

GASPAR. — Qui, au sein de la Sainte Ligue, qui ignore ce que je suis devenu et de quelle manière j'exécute certains ordres? Pour qui suis-je encore un homme digne de foi?

SPANZA. — Pour nous, monsieur, pour nous tous ici!

GASPAR. — Ce n'était pas à vous, Oliverio Spanza, que je posais la question. *(Il fait face de nouveau aux membres du Grand Conseil.)* Je suis, bien sûr, du même côté que vous, dans ce monde divisé... Mais peut-être, malgré cela, sommes-nous, vous et moi, séparés par... par une façon différente de voir les mêmes choses.

UN HOMME DU GRAND CONSEIL. — Essayez-vous en ce moment de vous taxer vous-même de déloyauté, monsieur?

GASPAR. — Certainement non. Mais il y a loyauté et loyauté. Il se peut que la vôtre n'ait rien de commun avec la mienne.

SPANZA. — Où prétendez-vous en venir, Gaspar Diaz?

GASPAR. — Je voulais seulement les mettre en garde...

SPANZA. — Contre vous?

GASPAR, *le fixant un instant avant de répondre.* — Contre... moi, oui.

UN AUTRE DU GRAND CONSEIL. — Pourquoi dit-il cela? A-t-il l'intention de nous tromper?

LE CURÉ DE SAO MARCOS. — Il ne le pourrait! Il a juré sur le Livre de vérité!

Gaspar lui fait face.

GASPAR. — Et que vaut le serment d'un menteur?

LE CURÉ *se lève, puis lentement.* — Non pas le serment d'un menteur. Mais celui de notre frère, Diaz, du même côté que nous, dans ce monde divisé.

GASPAR. — Ainsi vous ne mettrez pas mon témoignage en doute?

LE CURÉ. — Pas une seconde.

GASPAR, *à mi-voix.* — Alors, tant pis pour vous.

SPANZA. — Que dites-vous?

GASPAR. — Je dis : fort bien. *(Se tournant vers le Doyen:)* Je suis prêt à répondre.

LE DOYEN. — Où avez-vous passé la soirée d'hier, monsieur Diaz?

Mais comme Gaspar tarde à répondre:

SPANZA. — Chez Boccage, le chef de la police de Pombal. La nuit même où il fêtait, comme vous le savez, la victoire de son maître sur notre Sainte Ligue.

LE CURÉ, *à Gaspar.* — Est-ce vrai?

GASPAR. — Vrai.

Murmures parmi les membres du Grand Conseil.

LE DOYEN. — Qui y avez-vous rencontré, participant aux réjouissances en l'honneur de notre ennemi mortel?

GASPAR. — Mon maître.

SPANZA. — Le nom de votre maître?

UN DU GRAND CONSEIL, *qui était intervenu tout à l'heure.* — Attendez!... Y a-t-il une preuve que notre frère ait assisté à cette fête?

GASPAR, *après un tout petit temps.* — Il y en a une.

CELUI DE GRAND CONSEIL. — Laquelle?

GASPAR. — Je sais que le chef de la police est mort cette nuit.

SPANZA, *vivement.* — Quoi?

GASPAR. — Tous ces policiers par les rues de la ville...

SPANZA. — Eh bien?

GASPAR. — C'est moi qu'ils guettent.

Tous se lèvent, ou à demi.

LE DOYEN. — Vous?

GASPAR. — Moi, le meutrier. *(Il sort la dague de sa ceinture.)* Regardez, encore tachée de son sang.

SPANZA. — Ce n'est pas vrai?

GASPAR. — Est-ce vous qui doutez de ma parole, Oliverio Spanza? Je ne m'attendais pas...

SPANZA. — Boccage ne peut pas être mort.

GASPAR. — Non? Et pourquoi donc?

SPANZA. — Parce que je le saurais.

GASPAR. — Par qui? Vous pensez bien qu'ils ne vont pas crier sur les toits...

SPANZA, *le coupant.* — Par sa maîtresse, Pilar Maranez.

GASPAR. — Pilar?

Spanza fait un signe à l'un des gardes qui monte alors les marches côté jardin, entre les membres du Grand Conseil...

SPANZA. — Elle est ici. Nous l'avons arrêtée aujourd'hui.

GASPAR. — Arrêtée? Pilar?

SPANZA. — A midi, sous le porche de l'église Saint-Pierre.

GASPAR. — Sous le porche... Mais pourquoi?

SPANZA. — Depuis vos... déclarations de ce matin, Gaspar Diaz, nous vous faisons suivre... Et alors que vous nous aviez promis de rentrer chez vous, nos hommes vous virent vous diriger vers la place Saint-Pierre, à l'opposé de votre demeure... l'un d'eux, vous précédant, arriva sur la place avant vous, regarda tout autour de lui, pour essayer de comprendre la raison qui vous attirait en ce lieu, et découvrit la maîtresse du chef de la police qui, vous apercevant de loin, vous souriait déjà...

A ce moment, paraît Pilar, en haut des marches, sous la voûte. Dès qu'ils se voient, Gaspar et Pilar sont comme immobilisés dans leurs mouvements respectifs. Pilar s'arrête en haut de son escalier, au milieu de tous ces hommes sombres qui tournent la tête vers elle.

PILAR, *au comble de l'étonnement.* — Gaspar!

Mais elle est poussée en avant par le garde et se trouve obligée de descendre, dans un silence total, observée par tous mais n'ayant, elle, de regard que pour Gaspar. Arrivée au bas des marches, tout naturellement, elle va à lui, au pied de la petite estrade.

SPANZA. — Mademoiselle Maranez?

PILAR, *sans détourner son regard de Gaspar.* — Oui?

SPANZA. — Voulez-vous me regarder, je vous prie.

Elle se retourne, lentement, vers Spanza.

PILAR, *à Spanza.* — Gaspar, ici?

SPANZA. — Osez-vous prétendre que vous savez son nom, mais non point qui il est?

PILAR. — Qui il est? *(Et comme Spanza ne répond pas, elle se tourne d'un jet vers Gaspar.)* Vous êtes... Vous êtes...

SPANZA — Est-ce vrai que Boccage est mort?

PILAR, *elle hésite, regarde Gaspar.* — Tous ceux-là sont vos amis, Gaspar?

GASPAR. — Mes frères, Pilar. Nous nous appelons frères entre nous.

PILAR, *se retournant vers Spanza.* — Alors, oui, je peux vous le dire, Boccage est mort.

SPANZA. — Assassiné?

PILAR. — Assassiné.

GASPAR. — Par moi, n'est-ce pas, Pilar?

Pilar le regarde, étonnée, sans répondre.

SPANZA. — Par lui?

PILAR, *à Gaspar.* — Mais vous dites qu'ils sont vos frères...

Gaspar contemple une seconde Pilar avec une certaine admiration découragée, puis:

GASPAR, *presque bas.* — Oh! Pilar...

SPANZA. — Nous attendons votre réponse, Pilar Maranez.

PILAR, *insistant.* — Puisqu'ils sont vos frères, Gaspar...?

GASPAR. — Dis-leur, Pilar Maranez, va, dis-leur.

PILAR *tourne le dos à Gaspar et, face aux autres.* — C'est moi qui ai tué Boccage.

Sensation parmi le Grand Conseil et le Cénáculo, puis, comme l'agitation est grande autour de lui:

SPANZA. — Messieurs, mes frères! Reprenez-vous, s'il vous plaît! Nous ne sommes pas ici pour commenter les nouvelles, aussi graves soient-elles, qui demeurent cependant étrangères à notre débat immédiat. Nous en discuterons ensemble en temps opportun. Mais pour l'heure nous avons d'autres problèmes à résoudre et je vous demande d'y revenir avec moi. *(Il attend une seconde que le calme se rétablisse complètement, puis:)* Garde, emmenez

Mlle Maranez. Qu'elle attende là-haut que nous prenions une décision à son endroit. *(Il a pour Gaspar un regard significatif.)* Décision à laquelle M. Diaz participera peut-être en nous donnant, euh... certains éclaircissements indispensables...

GASPAR — Je n'ai pourtant plus rien à faire ici.

SPANZA. — Si, monsieur, votre devoir.

LE CURÉ DE SAO MARCOS. — Votre devoir, Gaspar Diaz. Vous allez, enfin, nous dire la vérité.

GASPAR. — Mais je ne la dis jamais! Je viens encore une fois de vous le prouver, il me semble!

SPANZA. — Vous n'avez jamais menti que pour la Sainte Ligue. Pour qu'elle continue de vivre malgré ses ennemis... *tous* ses ennemis, et Dieu sait qu'elle en a, *partout* et... d'inattendus!

Le curé de Sao Marcos se lève.

LE CURÉ, *face à Gaspar.* — Mais maintenant vous allez dire la vérité. Vous ne pouvez pas ne pas la dire...

SPANZA. — Bien sûr...

LE CURÉ, *le coupant* — A vos frères, Gaspar.

SPANZA. — L'avenir de l'Empire de Dieu dépend de votre témoignage.

LE CURÉ. — Et de l'obligation que l'amour vous a mise au cœur!

Gaspar regarde tour à tour les deux hommes, comme pris entre deux feux.

LE DOYEN. — Donc, hier soir, vous étiez chez le fiscal Boccage?

GASPAR. — Oui.

SPANZA. — Beaucoup de figures de connaissance, parmi les invités? *(Gaspar hésite, ne veut pas répondre.)* Qui?

GASPAR, *comme s'il criait un défi.* — Je... je jure de dire la vérité!

SPANZA. — Mais... vous l'avez déjà juré! Monsieur, à la fin, vous moquez-vous de nous?

GASPAR, *sans le regarder.* — Non, je ne me moque pas. Posez vos questions.

SPANZA, *menaçant.* — Faites bien attention, Gaspar Diaz.

GASPAR. — Posez vos questions.

SPANZA. — Mais...

LE CURÉ DE SAO MARCOS. — Posez vos questions, Oliverio Spanza.

SPANZA. — Tout ceci...

LE DOYEN. — Qui avez-vous reconnu chez Philippe Boccage?

GASPAR. — Des officiers et sous-officiers de police, quelques bourgeois de la ville, le représentant de Pombal, de jolies femmes et Mlle Maranez.

LE DOYEN. — Voilà tout?

GASPAR. — Oui.

SPANZA. — Il me semble pourtant que vous oubliez quelqu'un, monsieur! Vous oubliez celui que vous nous avez dénoncé ce matin même, vous oubliez Zaccar!

Tous sont suspendus, dans une attente angoissée.

GASPAR. — Non.

SPANZA. — Vous alliez le nommer?

GASPAR. — Il n'y était pas.

SPANZA. — Il...

GASPAR, *se tournant alors face à Spanza.* — Il n'y était pas.

Petit temps. Murmures de soulagement parmi les trente-six frères du Grand Conseil et stupeur de déconvenue parmi les membres du Cenáculo.

SPANZA. — Nous sommes heureux et soulagés que la fuite du Capitão ne constitue pas de façon absolue la preuve sinistre de culpabilité que nous redoutions... Nous n'en sommes pas moins... surpris par l'attitude du témoin qui, ce matin, nous arrivant tout droit de ce souper, semblait si sûr de son fait, si outré, si sincère... Il est vrai qu'il semble toujours sincère mais qu'il l'est si rarement!... Au fait... que faisait-il, hier soir, chez le fiscal Boccage? Avait-il reçu l'ordre de s'y rendre? De qui? Peut-il répondre? *(Gaspar le regarde fixement, sans répondre.)* De quelle familia êtes-vous, monsieur Diaz?

GASPAR. — Oui, je vois... à présent, je vois les choses clairement... Et rien de ce qui va arriver ne m'étonnera.

Pedrito s'avance instinctivement vers lui.

SPANZA. — Tant mieux pour vous! Alors? De quelle familia?

GASPAR, *très bas.* — Celle de Zaccar, cela va de soi.

SPANZA. — Zaccar? Lui, justement... Quelle coïncidence. *(Pause pendant laquelle Spanza regarde tous les autres d'un air entendu, puis, s'adressant au doyen:)* Je pense, monsieur le Doyen, qu'il serait sage de reprendre l'enquête à partir de ce fait nouveau et de nous assurer que le faux témoin Diaz ne nous échappera pas... comme son maître!

LE DOYEN, *se levant.* — Mes frères, si vous le voulez bien, nous allons maintenant délibérer sur la séance de ce jour...

Tous se lèvent... se réunissent au bas des marches du large escalier et commencent, tout en remontant celui-là lentement, à discuter à voix basse. Seul le curé de Sao Marcos vient devant Gaspar resté sur son estrade, tandis que Pedrito est derrière lui, comme prêt à lui venir en aide, à le soutenir, en cas de besoin.

LE CURÉ, *souriant à Gaspar.* — Merci.

Et, après ce simple mot, il s'en va rejoindre les autres. Gaspar se retourne, voit Pedrito.

GASPAR. — Alors, Pedro?

PEDRITO, *ému.* — Alors, Gaspar? *(Gaspar descend de l'estrade et se met à regarder ceux du Gráo Conselho et ceux du Cenáculo, monter le large escalier, suivis, à quelques marches de distance, par deux gardes... Le bruit de leurs conversations montant et disparaissant avec eux. Pedrito, derrière Gaspar:)* Alors?

GASPAR. — Alors, voilà.

PEDRITO. — Voilà quoi? *(Gaspar ne répond*

pas. Pedrito, énervé:) Je te parle! Que regardes-tu comme ça?

GASPAR. — Eux, qui s'en vont...

PEDRITO. — Tu as peur d'être abandonné? Il fallait y réfléchir avant!

GASPAR. — Non. De toutes façons, je suis avec eux.

PEDRITO. — Qu'est-ce que tu viens de faire, Gaspar?

GASPAR. — Je ne sais pas.

PEDRITO. — Moi non plus, pas encore tout à fait, mais on se chargera de nous le faire comprendre.

GASPAR. — Justement, laisse aux autres la décision! C'est bon de n'avoir plus rien à faire qu'à attendre.

PEDRITO. — Bon, tu trouves? C'est effrayant, oui!

GASPAR. — Parce que tu attends pour moi, Pedrito. Si tu attendais pour ton compte à toi, tu verrais comme c'est facile.

PEDRITO. — Mais tu es sûr? Tu es sûr d'avoir...

GASPAR, *le coupant.* — Je ne suis sûr de rien, sauf d'une chose.

PEDRITO. — Laquelle?

GASPAR. — Je me sens léger.

PEDRITO. — Tu... tu ne regrettes pas?

GASPAR. — Je me sens... comme si le regret n'avait pas d'existence.

PEDRITO. — Tu ne veux pas revenir sur ce que tu as dit, tu es sûr? Il est peut-être encore temps.

GASPAR. — Oh! Pedro, est-ce bien toi qui parles?

PEDRITO. — Ton ami, Gaspar, celui qui ferait n'importe quoi pour que tu sois épargné.

Mais alors que Gaspar remercie d'un sourire, voici Spanza sur le large escalier.

SPANZA. — Pedrito!

Pedrito va à lui qui lui dit deux mots à l'oreille, et, avant de disparaître par ledit escalier, se retournant vers Gaspar:

PEDRITO. — Je reviens tout de suite.

SPANZA, *après sa sortie.* — C'est beau, l'amitié!

GASPAR. — Oui.

SPANZA. — Mais moins encore que l'amour! Quoi de plus beau que l'amour!... Je vous le demande?... Seulement ça vous amène à faire les pires sottises, et une fois qu'elles sont faites... N'est-ce pas?... *(Pas de réponse de Gaspar vers lequel il est descendu. Et alors, devant lui et sur un autre ton:)* Qu'est-ce qui t'a pris?

GASPAR, *net.* — Rien. Je n'ai pu agir autrement.

SPANZA. — A quoi rimait ton premier mensonge alors?

GASPAR. — Quel mensonge?

SPANZA, *l'imitant.* — Quel mensonge? Celui par lequel tu t'accusais du meurtre! A innocenter la belle Pilar, dis?

GASPAR. — Non, à m'innocenter moi-même. Pour me faire pardonner de m'être rendu à la fête du Boccage. Pour sauver ma vie.

SPANZA. — Ta vie compte, à présent?

GASPAR. — Tout à coup j'ai eu peur de la perdre. Cela ne m'était jamais arrivé d'éprouver cette peur-là.

SPANZA. — J'espère pour toi que cela ne t'arrivera plus. *(Pas de réponse de Gaspar.)* Tout homme paie fort cher ses faiblesses, Gaspar.

GASPAR. — Faiblesses?...

SPANZA. — Le mot t'étonne?

GASPAR. — Oui, j'avoue.

SPANZA. — Tu as peur de la mort : première faiblesse. Deuxième faiblesse : l'amour qui t'a fait renier toute une vie de lutte, âpre, solitaire mais logique. Troisième faiblesse : le remords, *in extremis.*

GASPAR. — Quel remords?

SPANZA. — Pour Zaccar que tu allais trahir.

GASPAR. — Je ne pensais pas à Zaccar.

SPANZA. — Des mots!

GASPAR. — Même avant... pendant la déposition de Ramondo, pas une seconde je n'ai pensé à Zaccar, simplement je vous regardais...

SPANZA. — Très flatté!

GASPAR. — Et je vous voyais.

SPANZA. — Cela paraît logique!

GASPAR. — Et je me suis mis à douter.

SPANZA. — De moi?

GASPAR. — De votre loyauté.

SPANZA. — Tu me soupçonnes de trahison?

GASPAR. — D'ambition personnelle.

SPANZA. — Tu es fou!

GASPAR. — J'ai pensé tout à coup que vous ne serviez ni Dieu ni le peuple. J'ai pensé que vous ne serviez que vous.

SPANZA. — Et, dans ce cas, veux-tu me dire ce qui m'eût empêché de vendre la Ligue à Pombal?

GASPAR. — Ce n'est pas un pouvoir fragile, à la merci d'un maître tel que Pombal que vous désirez...

SPANZA, *le coupant.* — Félicitations! Je vois que tu as fait le tour de la question!

GASPAR. — Ceci pour vous expliquer que je ne pensais point à Zaccar, trop occupé que j'étais de vous et de ceux-là, en face de vous, que vous alliez fourvoyer par ma propre voix, par mon obéissance à vos ordres...

SPANZA. — Obéissance dont tu me garantissais l'aveuglement il y a seulement deux jours!

GASPAR. — Si je vous avais obéi, je serais devenu pareil à leur ennemi, puisque leur ennemi les trompe. Et si je m'étais autorisé à leur mentir, je devais, du même coup, imaginer qu'ils pouvaient me mentir eux aussi, je devais les autoriser à me mentir en retour puisqu'ils sont mes égaux, mes frères. Et si nous admettons que nous pouvons nous tromper réciproquement, qu'est-ce donc qui nous prouvera que nous continuons à défendre la même cause?

SPANZA. — Et le résultat de ce débat de conscience, en as-tu une petite idée?

GASPAR. — Hélas! Je me demande si mon remords *in extremis*, ainsi que vous l'appelez, ne va pas vous servir, en fin de compte.

SPANZA. — Perspicace, le petit Diaz! Mais un peu tard. Oui, tu as raison, en ce moment

même ton Capitão Zaccar, le Gráo Conselho, guidé par les justes avis du Cenáculo, est en train de ratifier sa mise hors la loi et son exil à vie. Tes rétractations, ta présence, cette nuit, dans le palais du chef de la police, tes relations trop évidentes avec sa maîtresse... il ne m'en fallait pas plus pour faire du bras droit de Zaccar le membre gangrené qui allait tuer le corps tout entier. *(Et comme Gaspar a, malgré lui, un mouvement d'indignation:)* Un peu surpris quand même, hein, jeune homme?

GASPAR. — Non, je crois que j'ai prévu cela. Dès l'instant où j'ai renoncé à vous suivre...

SPANZA. — Réellement? Alors, s'il te plaît, quelle signification donnes-tu à présent à ta grandeur d'âme, puisque pour finir, elle n'aura servi à rien, ni à personne, au contraire?

GASPAR. — Si, à eux. *(Il regarde les marches du large escalier sur lesquelles étaient les frères du Grand Conseil.)* A eux du même bord que moi. En les préservant de l'humiliation, de l'abus de confiance... et puis à moi, en m'en préservant, en même temps qu'eux.

SPANZA. — Mais puisqu'ils n'en auraient rien su!

GASPAR. — Est-ce cela qui importe? D'une manière ou d'une autre ils auraient eu à supporter le poids de cette humiliation. Au regard de Dieu en tout cas. Et même vis-à-vis de nous, nous nous serions mis à les considérer avec moins de respect...

SPANZA, *l'interrompant avec colère.* — Des mots, des mots! Tu t'en gargarises, décidément!

GASPAR. — Des mots? Jésus, Dieu, l'amour, c'est ça?

SPANZA. — Ma parole, il se prend pour le bouclier de Dieu!

GASPAR. — Chacun de nous, de la Compagnie de Jésus, doit croire cela.

SPANZA. — Orgueilleux! Comme si Jésus avait besoin de toi pour sa Gloire.

GASPAR. — Il a besoin de moi. Comme de vous, mais vous, vous l'avez oublié. Il a perdu sa présence et sa vie à vos yeux. A vos yeux, Il est sur Sa croix, mort et desséché et non plus souffrant et appelant et hurlant; Il est loin, abstrait, sans chair, sans cœur qui bat, sans amour! Pour vous, Il a cessé d'être réel... si réel qu'en regard de cette réalité toutes les réalités de la terre semblent des rêves. Pour vous, Il est absent...

SPANZA. — Assez! *(Gaspar se tait. Un temps pendant lequel les deux hommes se toisent, puis, avec une sorte de condescendance:)* Imbécile, va! *(Sur ce, il remonte les marches du large escalier, avec une lenteur, une assurance, une noblesse étudiées. Gaspar suit des yeux sa remontée... Au moment où Spanza arrive en haut, paraissent Pilar et Pedrito, Spanza s'incline devant la jeune fille.)* Permettez-moi de vous présenter mes hommages, mademoiselle, et aussi... *(Après un regard vers Gaspar:)* tous mes vœux de bonheur!

Il sort. Pendant un instant, les deux jeunes gens se regardent, puis, soudain, Pilar vole vers Gaspar dont les bras se referment sur elle. Alors Pedrito, la tête baissée, descend l'escalier à son tour, mais lentement.

PEDRITO. — Gaspar, là-haut, ils viennent de prononcer leur jugement contre toi et elle.

GASPAR. — Oui?

PEDRITO. — On dirait que ça t'est égal.

GASPAR. — Cela ne me sera pas égal tout à l'heure, Pedro... Mais seulement tout à l'heure, tu comprends?

PEDRITO. — Tous les deux vous quitterez Coïmbre et même le Portugal et, jusqu'à votre embarquement pour une île d'Amérique qui vous sera ultérieurement désignée, vous aurez à subir une très étroite surveillance à laquelle il vous est conseillé de ne pas tenter de vous soustraire. Voilà. *(Et comme ni Gaspar ni Pilar ne bronchent ni ne bougent:)* Tu ne dis rien? *(Gaspar serre Pilar dans ses bras et semble ne pas avoir entendu. Pedrito, comme s'il appelait à l'aide:)* Mademoiselle...

PILAR. — Gaspar? Nous allons partir tous les deux, c'est ce qu'ils veulent... Tous les deux? *(Toujours pas de réponse.)* Gaspar?

PEDRITO, *énervé.* — C'est sa manie, il ne répond jamais!

PILAR, *naïve.* — Mais à moi?

PEDRITO. — Pourquoi plus à vous qu'aux autres? *(Elle ne répond pas, prenant le visage de Gaspar dans ses mains et le regardant, de toute son âme:)* Bien sûr, vous vous imaginez que je ne comprendrais pas! On croit toujours que je ne comprends rien, et pourtant, il y a une chose que j'aurais mieux comprise que vous! *(Pas de réaction de la part des jeunes gens qui se boivent littéralement du regard.)* Car ce n'est pas moi qui aurais fait ce que vous avez fait tout à l'heure! Dieu m'est témoin que je n'ai guère l'habitude de mentir, mais cette fois, pour sauver Gaspar...

PILAR. — Sauver Gaspar...?

PEDRITO. — D'un bannissement qui sera pour lui...

GASPAR. — Pedrito, je t'en prie.

PEDRITO, *insistant.* — Ce crime que vous paraissiez si fière de revendiquer, il suffisait de leur laisser croire...

GASPAR. — Non, Pedrito!

PILAR, *affolée.* — Qu'est-ce que j'ai fait?

GASPAR. — Tu as fait... Tu m'as donné ces hommes, Pilar, et tu m'as donné à eux, et entre eux et moi il n'y a plus aucune barrière... plus qu'un lien indéchirable, éternel.

PILAR. — C'est un compliment, Gaspar?

GASPAR. — Mieux : une déclaration.

PILAR. — Une déclaration? Oh! Gaspar, Gaspar... *(Et c'est elle alors qui le prend dans ses bras, le serrant de toutes ses forces, passionnément. Pedrito se détourne, gêné et ainsi, ne voit pas l'homme qu'il a appelé Luis Erlando au début de l'acte, descendre les larges marches, en silence et avec précautions, puis lever son bras contre le dos de Gaspar et le frapper avant de remonter à toutes jambes. Gaspar s'affaisse, sans un mot, dans les bras de Pilar.)* Gaspar!!

Pedrito se retourne et a le temps de voir Luis s'enfuir.

PEDRITO. — Luis?

Il bondit à sa poursuite.

PILAR. — Gaspar...?

GASPAR, *souffrant.* — Voici donc... la conclusion. Je l'attendais... Pas une seconde je n'ai cru que nous pourrions partir tous les deux... malgré l'espoir... l'espoir...

PILAR, *d'une voix sourde.* — Qu'est-ce que tu attendais?

GASPAR. — Je vais mourir.

PILAR. — Mourir?... Non! Je ne veux pas, je...

A ce moment réapparait Pedrito, en haut des marches du large escalier.

PEDRITO. — Gaspar!

Il bondit à Gaspar, fait mine de vouloir aider Pilar.

PILAR. — Laissez-nous!

GASPAR. — Je suis bien ainsi... Pedrito. Elle est forte, la petite Pilar...

PEDRITO. — Mais..

GASPAR, *pour changer de sujet.* — C'était Luis Erlando?

PEDRITO. — Oui. Les gardes sont à sa poursuite. On lui fera bien avouer de gré ou de force...

GASPAR. — Quelle importance?

PEDRITO. — Quelle importance? D'apprendre qui a armé la main qui t'a frappé?

GASPAR. — ... m'est égal.

PEDRITO. — Mais si c'était Zaccar? Luis rôdait ici avant ton témoignage, il avait pu avoir reçu l'ordre de te tuer, avant! Et seule ma présence...

GASPAR. — Que ce soit Zaccar ou Spanza, je ne lui en veux pas. Il s'imaginait peut-être qu'il allait m'empêcher ou bien me punir. Mais la chose faite, la mort ne la défait point!... Quant à celui qui meurt, il découvre enfin ce que c'est que la seule liberté... il ne pourra plus jamais être empêché... ni puni.

PEDRITO. — Ecoute, Gaspar, si tu t'en sentais la force... Nous aurions pu essayer de fuir!... Je te suivrai partout...

GASPAR, *étonné.* — Fuir? La mort?

PILAR. — Plus ce mot! Plus ce mot!

GASPAR. — Le mot est effrayant, mais pas la chose.

PEDRITO. — Et la souffrance? Ton pauvre dos...?

GASPAR. — C'est bon de sentir mon sang couler hors de moi, pour la vérité.

PILAR. — Elle est trop cruelle, la vérité!

GASPAR. — Pilar! Est-ce toi qui parles contre la vérité?

PILAR. — Je la déteste!

GASPAR. — Cette nuit aussi tu m'as crié que tu me détestais... pourtant déjà, à cet instant, je savais que tu m'aimais...

PILAR. — Oui, je t'aimais! je t'aime et je déteste la vérité qui t'a fait... çà, à toi!

GASPAR. — Elle m'a donné confiance...

PEDRITO — Confiance?

GASPAR — Tu as vu, Pedro, le Curé de São Marcos est venu jusqu'à moi et m'a dit merci pour.. pour ne l'avoir pas dupé...

PEDRITO. — Oui, Gaspar.

GASPAR. — Alors voilà, ce merci je le remets entre vos mains, à tous les deux... C'est une arme sûre et en même temps la plus sûre des armures... Je vous demande, avec elle, de continuer...

Il s'affaiblit.

PEDRITO. — Nous te vengerons!

GASPAR. — Non, non... de continuer la lutte contre Pombal... et même mon meurtrier lutte contre lui, donc il est avec vous, de votre côté... de votre côté!... Tu es douce et fraîche, Pilar... Tes cheveux ont le parfum de mon enfance que je vais... retrouver...

PILAR. — Tu ne vas pas... Ne me quitte pas, Gaspar! Ne me quitte pas!!

GASPAR. — S'il te plaît, ton sourire... *(Elle s'efforce de lui sourire.)* Maintenant je suis vraiment un homme de Foi... Merci, ma chérie!...

Il met sa tête contre elle, dans le creux de son cou et elle pose sa joue contre ses cheveux à lui. Pedrito ne peut s'empêcher de détourner à nouveau la tête. Un temps qui parait assez long. Au loin une cloche sonne l'angélus du soir.

PILAR, *sans bouger.* — Monsieur? *(Pedrito se retourne. Pilar, d'une voix étranglée:)* Vous savez... il est mort. *(Pedrito a un mouvement vers elle.)* Et, à présent, il est lourd.

Sans pouvoir dire un mot, Pedrito va l'aider à l'étendre doucement à terre. Pilar tombe à genoux comme une masse, vaincue par la douleur, à côté du corps de Gaspar.

PEDRITO, *après un petit temps.* — J'étais son ami. Il vous l'avait dit?

PILAR. — Non.

PEDRITO, *déçu.* — Ah! *(Puis:)* Il n'a pas eu le temps.

PILAR. — Sans doute.

PEDRITO. — Il ne faut pas dire sans doute, comme ça, sans même chercher à comprendre! *(Et comme elle ne répond rien:)* L'amitié, ça compte. *(Puis, contenant son envie de pleurer:)* Même après la mort, ça compte! *(Et comme elle ne dit toujours rien:)* Non?

PILAR. — Je ne sais pas.

PEDRITO. — Et moi je le sais et je vous le dis! L'amitié, c'est ce qui compte le plus! Il n'y a rien de plus solide, de plus durable!

PILAR, *le comprenant.* — Si, l'amour.

PEDRITO. — L'amour?

PILAR. — Oui.

PEDRITO. — Pour une nuit passée avec lui...

PILAR. — Oui.

PEDRITO. — Mais moi, je le connaissais! Depuis qu'il était un petit garçon...

PILAR, *se levant.* — Et moi, je n'ai connu que l'homme que voilà; mort à présent et qui ne me laisse rien! Rien que son immobilité, là, à contempler, sa surdité et ses yeux qui ne me voient plus et sa pensée partie loin, loin!...

On la sent prête à éclater en sanglots, mais elle se retient et Pedrito la regarde avec étonnement et pitié, puis :

PEDRITO. — Si, il nous a laissé quelque-chose. *(Silence de Pilar. Alors comme pour la tirer de cet anéantissement où il la voit prostrée, avec plus de douceur:)* Il nous a donné, à tous les deux... Il nous a donné ce « Merci » du Curé de Sáo Marcos...

PILAR, *relevant la tête.* — Quoi?

PÉDRITO. — Ce « Merci » que lui a dit le Curé de Sáo Marcos, en souriant...

PILAR. — Ce « Merci »...?

PEDRITO. — Que nous devons garder vivant malgré la mort, comme si le cœur de Gaspar battait toujours et le contenait toujours...

PILAR. — Mais le cœur de Gaspar ne bat plus!

PEDRITO. — Moi, je veux penser qu'il bat *(Et comme Pilar le regarde en tâchant de comprendre:)* L'amour comme l'amitié ça oblige, mademoiselle Maranez et ça se prouve... Il nous a demandé de continuer la lutte.

PILAR. — Quelle lutte?

PEDRITO. — Contre Pombal. C'était un soldat.

PILAR. — Et je ne suis qu'une femme.

PEDRITO. — Sa femme.

PILAR. — Hein? *(Mais Pedrito baisse la tête ne voulant pas répéter, Pilar, allant alors vers lui et avec une douce supplication:)* Pedrito

Il la regarde enfin, puis :

PEDRITO. — Moi aussi, je vous appelerai Pilar et même, si vous le voulez bien : Pilar Diaz.

Et alors à travers ses larmes, voilà qu'elle lui sourit :

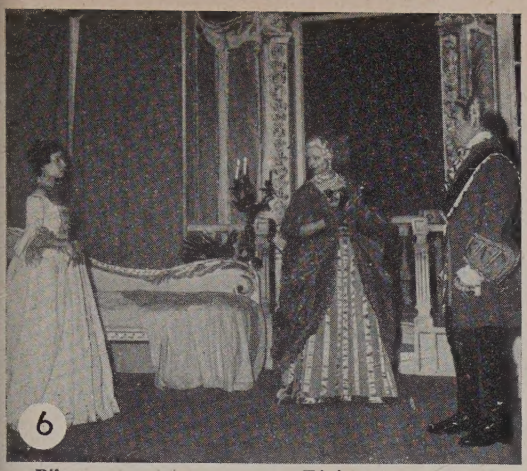
PILAR. — Pilar... Diaz?

Et maladroitement, Pedrito va à elle, puis la prend dans son bras. Elle laisse enfin tomber sa tête sur l'épaule du jeune homme et se met à pleurer pendant que tombe le

RIDEAU.

Comité de Direction | Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. | Fondateur : Georges OUDARD

Ets BUSSON, imp., PARIS — Printed in France



Pilar Térésa Boccage

Pilar Diaz

6 TÉRÉSA. — *Alors, voilà, j'espère que tout ira bien.* (ACTE II.)

7 GASPAR. — *Ce que vous pensez de moi n'a, pour moi, aucune espèce d'intérêt.* (ACTE II.)

8 PILAR. — *Vous avez déjà tué?* (ACTE II.)

9 PILAR. — *C'est moi qui ai tué Boccage.* (ACTE III.)

10 SPANZA. — *Et le résultat de ce débat de conscience, en as-tu une petite idée?* (ACTE III.)

(*Photographies* France-Illustration, *Roger Boulet.*)

Diaz Boccage Pilar

Pilar Diaz

Diaz Spanza

De la joie toute l'année au volant de votre VEDETTE

Lignes droites, côtes, virages... votre Vedette maîtr
la route, élégante, précise, silencieuse, au rythme do
de son moteur V8.
Le plaisir qu'elle vous offre aujourd'hui, vous le retro
verez chaque fois que vous conduirez votre Vedette,
la Vedette tient pour vous toutes les joies en réserve

RÉSERVE DE CONFORT

Vastes sièges... 6 vraies places... vaste coffre... vas
glaces lumineuses.

RÉSERVE DE SÉCURITÉ

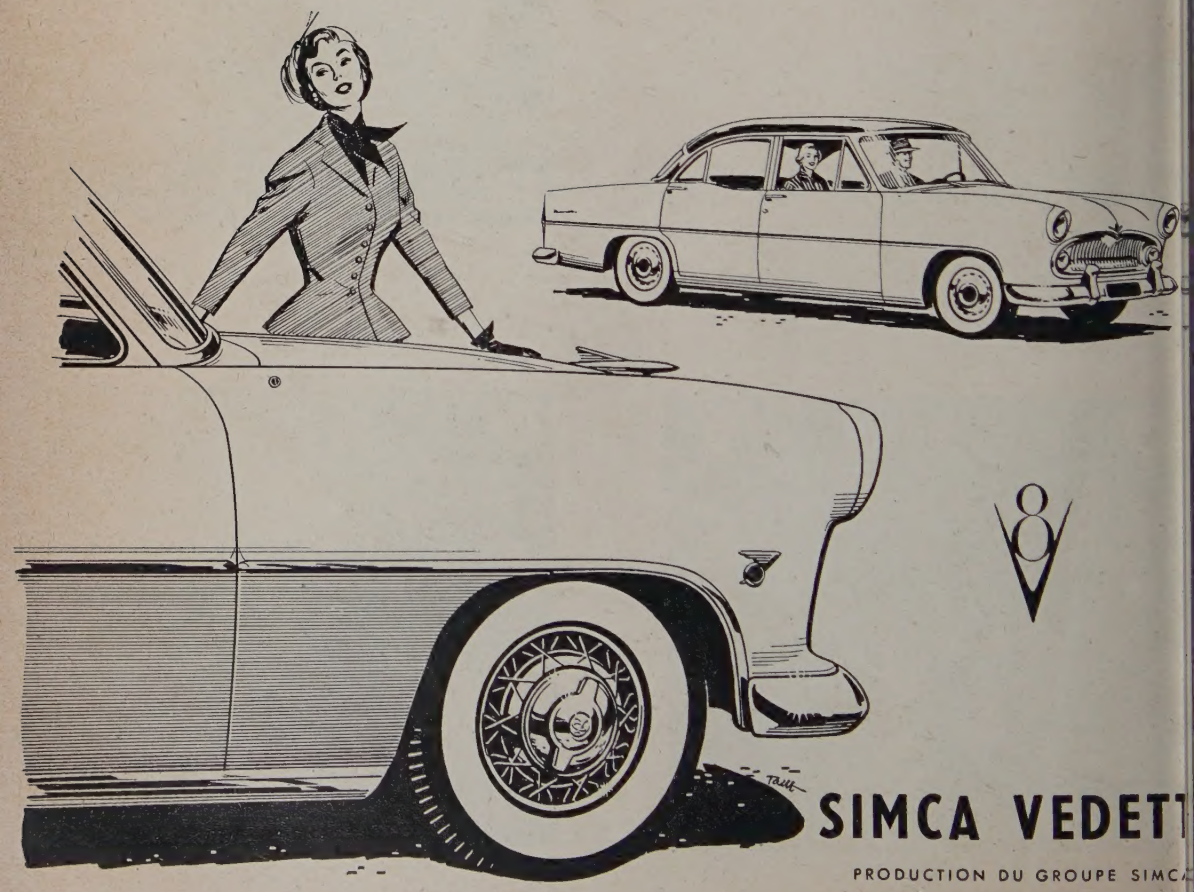
Grâce à sa tenue de route "Stabimatique", elle ne cra
pas les plus durs virages.

RÉSERVE DE ROBUSTESSE

"Surcalculée" dans tous ses organes, elle ignore
fatigue.

RÉSERVE DE PUISSANCE

80 CV rapides et sobres vous emportent à 100 à l'he
en moins de 20 secondes.



SIMCA VEDET

PRODUCTION DU GROUPE SIMC